

Nos 251-252

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

PUBLICATION MENSUELLE

Journées anticommunistes

Montréal

(13-16 septembre 1934)

I

ALLOCUTIONS
et
CONFÉRENCES

Prix: 25 sous

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

MONTRÉAL

Direction :
SECRÉTARIAT DE L'É. S. P.
1961, RUE RACHEL EST

Administration :
L'ACTION PAROISSIALE
4260, RUE DE BORDEAUX

1934

TOUS DROITS RÉSERVÉS



PUBLICATIONS DE L'E. S. P.

(Directeur: R. P. ARCHAMBAULT, S. J.)

(Abonnement: \$1.50 par an)

- | | |
|---|---------------------------------|
| 1A. <i>L'Ecole Sociale Populaire</i> | R. P. ARCHAMBAULT, S. J. |
| *1. <i>L'Organisation ouvrière catholique en Hollande</i> | R. P. ARCHAMBAULT, S. J. |
| 2. <i>L'Organisation ouvrière dans la province de Québec</i>
(2 ^e édition 1913) | Arthur SAINT-PIERRE |
| *3. <i>De l'Education du sens social</i> | R. P. LEROY, S. J. |
| *4. <i>Comment protéger notre jeunesse: les patronages</i> | R. P. PICHÉ, P. S. V. |
| *5. <i>La Fédération Saint-Jean-Baptiste</i> | Mme Marie GÉRIN-LAJOIE |
| *6. « <i>Le Foyer</i> » et ses œuvres | Abbé Henri GAUTHIER, P. S. S. |
| *7. <i>La Caisse populaire — I</i> | Alphonse DESJARDINS |
| *8. <i>La Lutte antialcoolique dans la province de Québec,</i>
<i>depuis 1906</i> | R. P. HUGOLIN, O. F. M. |
| *9. <i>Le Logement de la famille ouvrière — I</i> | Abbé GOUIN, P. S. S. |
| *10-11. <i>Le Logement de la famille ouvrière — II</i> | Abbé GOUIN, P. S. S. |
| *12. <i>La Caisse populaire — II</i> | Alphonse DESJARDINS |
| *13. <i>Le Mouvement mutualiste dans Québec</i> | J.-B. SAINT-ARNAUD |
| *14. <i>Le Cercle ouvrier</i> | R. P. L. HUDON, S. J. |
| 15. <i>L'Encyclique « Rerum novarum »</i> | S. S. LÉON XIII |
| *16. <i>Les Œuvres nécessaires</i> | R. P. VALENTIN-BRETON, O. F. M. |
| *17. <i>L'Eglise et les associations ouvrières</i> | Henri BEAUVAIS |
| 18-19. <i>Contre l'alcool</i> | Dr Joseph GAUVREAU |
| 20-21. <i>Un catholique social: Frédéric Ozanam</i> | Abbé GOUIN, P. S. S. |
| *22. <i>L'Organisation professionnelle</i> | Arthur SAINT-PIERRE |
| *23. <i>Réformes scolaires</i> | V.-E. BEAUPRÉ |
| 24. <i>Le Clergé et les études sociales</i> | R. P. ARCHAMBAULT, S. J. |
| *25. <i>Le Travail chrétien</i> | Abbé Paul MAYRAND, D. TH. |
| *26. <i>La Lettre sur le « Sillon »</i> | S. S. PIE X |
| *27-28. <i>La Cour Juvenile</i> | Abbé GOUIN, P. S. S. |
| *29. <i>La Goutte de lait</i> | Dr Joseph GAUVREAU |
| *30. <i>La Fédération américaine du Travail</i> | Arthur SAINT-PIERRE |
| 30. <i>L'Utopie socialiste — I</i> | XXX |
| 31. <i>Le Val des Bois</i> | DOMBRAY-SCHMITT |
| *32. <i>Conseils aux ouvriers canadiens</i> | Chanoine DESGRANGES |
| 33. <i>Les Ecoles maternelles</i> | R. P. DALY, C. SS. R. |
| *34-35. <i>L'Eglise et le progrès social</i> | Chanoine DESGRANGES |
| 36-37. <i>Le Devoir social</i> | Arthur SAINT-PIERRE |
| 38. <i>L'Utopie socialiste — II</i> | Arthur SAINT-PIERRE |
| 39. <i>Les Syndicats ouvriers chrétiens de Belgique</i> | R. P. GUILLOT, C. SS. R. |
| 40. <i>Les Syndicats socialistes et neutres</i> | R. P. TRUDEAU, O. P. |
| *41. <i>L'Eglise et l'organisation ouvrière</i> | Abbé Edmour HÉBERT |
| *42-43. <i>Le Comte Albert de Mun</i> | Arthur SAINT-PIERRE |
| 44-45. <i>Le Socialisme</i> | Abbé Edmour HÉBERT |
| 46. <i>A propos d'immunités</i> | R. P. GONTHIER, O. P. |
| *47. <i>La Formation d'apôtres sociaux par l'A.C.J.C.</i> | R. P. S. BELLAUVANCE, S. J. |
| 48-49. <i>Leçons pratiques d'action sociale catholique</i> | R. P. RUTTEN, O. P. |
| *50. <i>La Désertion des campagnes</i> | R. P. Adélarde DUGRÉ, S. J. |
| 51. <i>Les Avantages de l'agriculture</i> | R. P. Alexandre DUGRÉ, S. J. |
| *52. <i>Les Cercles d'études féminins</i> | Marie-J. GÉRIN-LAJOIE |
| 53-54. <i>Le Règne social du Sacré Cœur</i> | Abbé GOUIN, P. S. S. |
| 55. <i>Le Comptoir coopératif</i> | Anatole VANIER |
| *56-57. <i>L'Œuvre de vacances des grèves</i> | Abbé GOUIN, P. S. S. |
| *58. <i>Le Jardin scolaire et l'Agriculture à l'école</i> | Jean-Charles MAGNAN, B. S. A. |
| 59. <i>Le Clergé et les œuvres sociales</i> | R. P. ARCHAMBAULT, S. J. |
| 60. <i>L'Esprit chrétien dans la famille et la société</i> | |
| *61. <i>Projet de colonisation</i> | R. P. Marcel MARTINEAU, S. J. |
| 62-63-64. <i>Vers les terres neuves</i> | R. P. Alexandre DUGRÉ, S. J. |
| *65. <i>La Question sociale et nos devoirs — I</i> | R. P. ARCHAMBAULT, S. J. |
| 66. <i>La Question sociale et nos devoirs — II</i> | R. P. ARCHAMBAULT, S. J. |
| *67-68. <i>La Question sociale et nos devoirs — III</i> | R. P. ARCHAMBAULT, S. J. |
| *69-70. <i>Hygiène et logement</i> | Dr J.-A. BAUDOIN |
| *71-72-73. <i>Albert de Mun et le devoir social</i> | Abbé GOUIN, P. S. S. |
| 74-75. <i>Albert de Mun et l'organisation ouvrière</i> | Abbé GOUIN, P. S. S. |
| 6. <i>Nos errements agricoles</i> | R. P. Edgar COLCLOUGH, S. J. |
| 7-78. <i>Albert de Mun et la législation sociale</i> | Abbé GOUIN, P. S. S. |
| 9-80. <i>Microbiologie et maladies contagieuses</i> | Dr J.-A. BAUDOIN |
| 1-82. <i>L'Instruction obligatoire n'est pas nécessaire</i> | R. P. Hermas LALANDE, S. J. |
| 3. <i>L'Organisation ouvrière</i> | Abbé Edmour HÉBERT |
| 4. <i>Autour de l'Encyclique « Rerum novarum »</i> | E. S. P. |
| 5. <i>L'Aide aux colons</i> | Eug. L'HEUREUX |

Journées anticommunistes

tenues à Montréal
du 13 au 16 septembre 1934

PAR

L'École Sociale Populaire

sous le distingué patronage de

S. Exc. Mgr Gauthier

Archevêque-coadjuteur de Montréal



Que tous ceux qui admettent encore un Dieu et lui adressent leurs adorations apportent leur concours sincère et cordial afin d'éloigner de l'humanité le grand danger qui la menace tout entière. (S. S. PIE XI.)

Bénédition du Souverain Pontife

Cité du Vatican, 16 septembre 1934

*Monseigneur Deschamps, évêque auxiliaire
Montréal*

*Saint-Père se réjouissant nobles propos École Sociale
Populaire envoie bien de cœur bénédiction apostolique gage
divines lumières.*

Cardinal PACELLI

PROGRAMME

RÉUNIONS DU SOIR

(A 8 h. 30)

dans la salle du Gesù, rue Bleury

Jeudi 13 septembre

Allocution par le R. P. ARCHAMBAULT, S. J., directeur de l'École Sociale Populaire.

La philosophie du bolchevisme, par S. Ém. le cardinal VILLENEUVE, O. M. I., archevêque de Québec.

Allocution du président d'honneur, l'honorable Arthur SAUVÉ, ministre des Postes.

Vendredi 14 septembre

Allocution par M. André LAURENDEAU, des Jeunes-Canada.

L'expérience marxiste en Russie, par M. Esdras MINVILLE, président de l'Action Nationale.

L'action internationale des Sans-Dieu, par le R. P. Lorenzo GAUTHIER, C. S. V.

Allocution du président d'honneur, M. Olivier MAURAULT, P. S. S., recteur de l'Université de Montréal.

Samedi 15 septembre

Allocution par M. Arthur LARAMÉE, C. R., président de la Ligue des Retraitants.

Le devoir social, par l'honorable Ernest LAPOINTE, député, ancien ministre de la Justice.

Les réformes sociales, par le R. P. LÉVESQUE, O. P.

Allocution du président d'honneur, S. Exc. Mgr DESCHAMPS, évêque auxiliaire de Montréal.

Dimanche soir 16 septembre

Grande assemblée au parc Lafontaine sous les auspices du Conseil central des Syndicats catholiques, et la présidence de Son Honneur le maire de Montréal, M. Camillien HOUDE: **L'organisation professionnelle catholique.** Orateurs: MM. René Bénard, président de la Confédération des Travailleurs catholiques du Canada, Alfred Charpentier et Léonce Girard, du Conseil central de Montréal.

RÉUNIONS DU JOUR

Jeudi. — Réunion de la Commission générale des Semaines sociales du Canada.

Vendredi. — Le matin: réunion des directeurs diocésains de l'Action catholique.

L'après-midi: causeries sur **la Russie soviétique**, pour les élèves des Écoles primaires supérieures: à l'auditorium du Plateau, par le P. Jacques COUSINEAU, S. J., à l'École d'Arcy McGee, par le P. H. PHELAN, S. J.

Samedi. — 9 h. 30. Réunion des instituteurs et des institutrices à l'auditorium du Plateau:

La conception soviétique et la conception catholique de la société, par le P. Gustave SAUVÉ, O.M.I.

Comment préserver notre jeunesse des idées bolcheviques, par l'abbé Lionel GROULX.

Dimanche. — Le matin: Communion générale des enfants pour les petits enfants de Russie.

2 h. 30. Réunion des associations catholiques sous la présidence de Mgr Chaumont, directeur de l'Action catholique de Montréal. **Communisme et Action catholique au Canada:** M. Lévis Lorrain, journaliste; le R. P. Archambault, S. J.

Journées anticommunistes

PREMIÈRE JOURNÉE

Nature et but de ces Journées

Par le R. P. ARCHAMBAULT, S. J.

directeur de l'École Sociale Populaire

ÉMINENCE,

MESDAMES, MESSIEURS,

L'École Sociale Populaire inaugure, ce soir, ses Journées anticommunistes. Vous admettez qu'elle débute royalement. Son programme n'est pas chargé. Un seul conférencier, mais un conférencier qui en vaut plusieurs, un docteur en maintes sciences, un prince de l'Église, un des fils les plus illustres du Canada français.

Le public montréalais, Éminence, a déjà bénéficié de votre parole, mais ce fut toujours en de brèves allocutions ou pour des auditoires restreints.

Ce soir, vous voulez bien traiter à fond, devant une assistance nombreuse, un problème de la plus haute gravité. Nous pourrons ainsi goûter à loisir la profondeur de votre science, la sûreté de votre jugement, la sagesse de vos directives.

Cette faveur, Éminence, nous touche vivement. Il convenait de vous exprimer sans tarder la gratitude de cet auditoire d'élite que l'éclat de votre nom a rassemblé dans cette salle.

A ceux qui pourraient s'étonner de notre audace, — on ne sollicite pas une conférence cardinalice sans de graves raisons, — je ne saurais mieux répondre qu'en soulignant

ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE, décembre 1934 et janvier 1935, Nos 251-252

l'importance du sujet qui sera traité durant ces Journées. Il en est peu, en effet, à l'heure actuelle, qui saisissent aussi fortement l'opinion publique.

Dès les débuts de son pontificat, Sa Sainteté Pie XI attirait l'attention du monde chrétien sur les graves événements qui se passaient en Russie. Il y est revenu à maintes reprises. Sa parole vengeresse a stigmatisé la doctrine insidieuse qui détruit dans l'âme les sentiments les plus nobles et tend à ruiner les assises mêmes de l'ordre social.

L'œuvre néfaste s'est poursuivie quand même. Servie par un groupe d'hommes fortement organisés qu'animait un même dessein, soutenue par les ressources illimitées d'une grande nation, elle a débordé les cadres de son territoire et déferle maintenant, comme une vague de feu, sur toutes les parties du globe.

Aucun pays n'échappe à ce fléau. Les plus éloignés du foyer incendiaire, les plus opposés à ses idées, les plus attachés aux directions de l'Église ressentent quand même ses assauts. Un courant diabolique anime vraiment cette entreprise.

Le Canada semblait bien protégé par sa position géographique et plus encore par sa situation morale contre une telle agression. Il en subit cependant les coups répétés et déjà d'inquiétants prodromes révèlent la gravité de son état.

De nombreux groupes de la population canadienne, immigrants de toute race que le malheur des temps a jetés sur nos rives, accueillent favorablement ces théories subversives. Elles les dressent contre nos institutions, nos lois, l'ordre social lui-même. Et non seulement dans les immenses plaines de l'Ouest où domine cet élément étranger, non seulement dans les provinces de langue anglaise moins protégées par le rempart d'une doctrine traditionnelle,

mais ici même, en terre québécoise, parmi la population flottante de Rouyn comme au sein de notre vaste métropole.

Montréal compte actuellement près de quarante centres communistes, aucun, il est vrai, de langue française, mais tous unis, actifs, menaçants.

Il y a plus. Le chancre — il faut bien l'avouer — gagne notre propre chair. Dans les milieux ouvriers où sévit le chômage, une habile propagande commence à porter ses fruits. Suivant la tactique dénoncée par Pie XI, elle jette sur l'Église la responsabilité de la crise actuelle et s'efforce ainsi de tourner contre Dieu ceux que l'infortune aigrit. Sans doute les victimes de cette propagande sont encore peu nombreuses, et il serait contraire à la vérité de représenter notre ville comme la proie du communisme. On a même vu quelques-uns de ces malheureux regretter leur geste insensé et le rétracter.

Mais il existe tout de même à Montréal, dans les milieux canadiens-français, un noyau, si faible soit-il, d'athées militants. Et la tendance croît chez les ouvriers sans travail, fatigués de leur vie oisive et trompés sur les vraies conditions économiques de la Russie, de considérer le régime communiste, abstraction faite de ses visées anti-religieuses, comme plus juste et, en somme, désirable.

Cette tendance, elle se rencontre aussi — phénomène plus étonnant et plus dangereux — chez quelques-uns de nos intellectuels. Un si grand nombre d'informations tendancieuses, transmises par des agences alliées, nous viennent de Moscou! En outre, l'idée soviétique possède aujourd'hui, parmi les écrivains français, de brillants apologistes. André Gide, Romain Rolland, Barbusse, Malraux trouvent ici des lecteurs. Leurs dithyrambes, qui ne résisteraient pas au crible d'une saine critique, sont acceptés sans beaucoup de réflexion. Ils sèment le doute dans les esprits puis peu à peu y installent l'erreur.

D'une telle menace, dont on ne saurait nier la gravité, comment défendre le trésor de nos traditions? Contre ceux qui affichent des idées révolutionnaires, se proclament ouvertement communistes et prêchent le renversement de toute autorité, l'État est armé. Encore que ce ne soit pas le moyen idéal, la manière forte est nécessaire dans certaines circonstances. Ainsi l'exige le salut de la société.

Mais les autres: et ces prolétaires qui souffrent et cherchent un allègement à leurs souffrances, et ces intellectuels que séduisent les sophismes d'esprits brillants mais dévoyés?

A maux variés remèdes variés. Nous avons pensé aux uns et aux autres en organisant ces Journées.

Éclairer les intelligences est certainement une des tâches primordiales. Il importe d'abord de faire connaître le bolchevisme sous son vrai jour, dans ses origines doctrinales, dans ses éléments constitutifs, de le montrer ensuite à l'œuvre, tel que ses chefs l'ont librement appliqué en Russie, avec ses résultats économiques et sociaux, puis enfin de dégager son attitude foncière envers la religion.

Cette tâche, l'École Sociale Populaire la poursuit depuis plusieurs années. Bon nombre de nos brochures ont été consacrées aux théories communistes. En relation avec d'importants centres européens, il nous a été possible, en plus, de publier des informations de première main sur la situation véritable de l'Union soviétique.

Les Journées qui commencent ce soir continueront cette œuvre. Nos deux premières séances traitent de la philosophie du bolchevisme, de l'expérience marxiste en Russie, de l'action internationale des Sans-Dieu. Ces sujets seront repris, pour les instituteurs et les élèves des Écoles supérieures, dans des réunions particulières.

Mais si cet apostolat intellectuel tient la première place dans nos préoccupations, nous ne pouvons oublier que

l'homme n'est pas un pur esprit. Un minimum de bien-être est nécessaire à la pratique de la vertu. Or le peuple souffre, à l'heure actuelle, d'une crise économique sans précédent. Ces maux, il en trouve la source dans les abus d'un capitalisme dominateur. Et facilement il prête l'oreille, comme nous l'avons noté plus haut, aux panégyristes d'un régime nouveau où chacun gagnerait facilement, au jour le jour, le pain qui soutient sa vie.

Dans son histoire de la Restauration française, Pierre de la Gorce signale le chômage comme une des causes principales de la révolution de 1830. Puis il reproche aux dirigeants de l'époque d'avoir oublié que l'ouvrier, fût-il secouru, ne peut supporter longtemps une situation économique qui ravale ainsi sa personne humaine.

Tel est aussi l'avis du Souverain Pontife. Plus d'une fois, dans son encyclique *Quadragesimo anno*, Pie XI s'élève contre le spectacle scandaleux qu'offre aujourd'hui le monde partagé entre une poignée de ploutocrates et une multitude d'indigents. Et il réclame avec insistance une plus juste répartition des richesses. Seul ce rajustement empêchera les pires catastrophes.

Si on ne travaille pas sérieusement, affirme Sa Sainteté, à mettre en pratique les réformes indiquées, « on n'arrivera pas à défendre efficacement l'ordre public, la paix et la tranquillité de la société contre l'assaut des forces révolutionnaires ».

Et encore: « Ceux-là sont les plus à blâmer qui négligent de supprimer ou de changer les états de choses qui exaspèrent les esprits des masses et préparent ainsi la voie au bouleversement et à la ruine de la société. »

Par ces paroles — déclare l'ancien provincial des Dominicains anglais, le célèbre Père Bede Jarret, — le Pape condamne plus encore l'individualisme que le communisme parce que celui-ci est né de celui-là.

Des réformes radicales s'imposent donc si nous voulons empêcher le bolchevisme de pénétrer les masses encore saines et de les dresser dans un geste de révolte contre l'ordre social.

Ces réformes — vrais remparts qui empêcheront l'erreur marxiste de se répandre chez nous — Pie XI les indique dans cette même encyclique. Nos deux dernières Journées sont consacrées à leur étude.

Réforme des mœurs d'abord, c'est-à-dire retour à la doctrine de l'Évangile, substitution de la modération chrétienne à « l'égoïsme sans frein qui est la honte et le grand péché de ce siècle », pratique de la justice sociale et de la charité.

Réforme, ensuite, des institutions, c'est-à-dire collaboration étroite entre l'État et les corps professionnels légalement constitués, qui permettra de briser la dictature des puissances d'argent, de discipliner l'économie, d'instaurer un régime où le respect de la personne humaine tiendra la première place.

Tel est, Mesdames et Messieurs, rapidement esquissé, le programme de ces Journées. Nous en avons confié l'exécution à des hommes d'une compétence reconnue dont la valeur intellectuelle s'alliait à la noblesse morale.

Afin que nos séances aient encore plus d'éclat, de hautes personnalités de la politique, du monde universitaire, de la hiérarchie ecclésiastique, ont été invitées à les présider.

Ainsi, ce soir, nous avons l'honneur et le plaisir de saluer au fauteuil présidentiel un des membres du cabinet fédéral, l'honorable ministre des Postes, M. Arthur Sauvé. M. Sauvé a accepté avec empressement notre invitation. Il s'est dit heureux d'apporter son concours à l'œuvre que nous poursuivons. Je remercie Monsieur le Ministre de sa présence et j'ose voir dans sa démarche le présage d'une collaboration plus étroite et plus active entre les

autorités civiles et les groupements particuliers dans cet effort qui s'impose pour protéger et restaurer l'ordre social.

* * *

Il nous restera, Mesdames et Messieurs, au lendemain de ces Journées, à mettre en pratique l'enseignement qu'elles nous auront départi, à le faire passer dans nos mœurs et nos lois.

Toute équivoque sur ce point serait désastreuse. Ce déploiement de science, ce concours d'orateurs réputés, ces études dont ils vont nous faire bénéficier — je voudrais que vous le compreniez bien — n'ont qu'un but: l'action, l'action immédiate, pratique, vigoureuse.

Pie XI, qui n'a pas peur des mots, a parlé de changements, de réforme, de restauration. Notre organisme social désaxé réclame un puissant redressement. Ne le laissons pas s'opérer par les ennemis de l'ordre. Soyons nous-mêmes les artisans de la cité nouvelle. Dressons-la sur le plan que nous trace le grand architecte du Vatican. Donnons-lui comme ossature la doctrine des encycliques. Et pour cela commençons par l'installer en nous-mêmes, au cœur de nos vies, dans nos actes de chaque jour.

A un homme d'État belge qui lui parlait un jour de révolution nécessaire, Albert I^{er} répondit: « Oui, il y en a une qui s'impose entre toutes: la révolution des âmes. »

Que cette parole royale nous serve de consigne!

La philosophie du bolchevisme¹

Par S. Ém. le cardinal VILLENEUVE, O. M. I.

archevêque de Québec

En fonction de quelle doctrine la révolution russe s'est-elle formée? Voici en deux points: la philosophie bolcheviste est, au premier plan et comme en son centre, une philosophie économique-sociale; elle est aussi, fondamentalement et de nécessité, une métaphysique et une morale.

I. — PHILOSOPHIE ÉCONOMICO-SOCIALE

Le système des soviets est basé d'abord sur une thèse de Marx, celle de la valeur et de la plus-value.

La théorie de la valeur se formule ainsi: le capital n'est pas productif, le travail de l'ouvrier l'est exclusivement. Distinguant dans les biens matériels leur valeur utile ou serviable et leur valeur économique ou d'échange, la valeur économique d'un objet, affirme-t-il, est égale au travail humain qui y est incorporé. Observons tout de suite comment l'analyse de Marx n'est pas exhaustive; en fait, le travail est un des éléments qui constituent la valeur; il n'est pas le seul.

De cette explication de la valeur, Marx passe à la théorie fameuse de la plus-value capitaliste. Elle se résume ainsi: tout ce qu'une matière, une fois devenue objet fabriqué, acquiert de plus-value, procède du travail de l'ouvrier. Le capital n'y est pour rien. Cependant cette plus-value reste toute entre les mains de l'employeur. Conclusion: ceux qui travaillent ne s'enrichissent pas et ceux qui ne travaillent pas s'enrichissent.

1. Ce compte rendu ne donne pas le texte des conférences mais seulement un résumé. Nous espérons pouvoir en publier quelques-unes au complet dans les numéros subséquents. (Note des Éditeurs.)

Sophisme empoisonneur. Il en serait bien ainsi, si le principe lui-même ne restait à prouver.

Comment, en effet, le capital est-il du travail non payé, d'abord quand il s'agit, par exemple, du capital formé des économies prélevées sur son travail à soi, tel celui du fermier, et souvent de l'ouvrier lui-même ?

En outre, le patron n'a-t-il vraiment que du matériel et l'usure des machines à solder ? Ses obligations générales, ses risques d'entreprises, ne comptent-ils vraiment pour rien, selon le sens commun lui-même ?

Le capitaliste, par son savoir-faire, par son travail intellectuel, par sa direction de l'entreprise, n'ajoute-t-il rien à la valeur économique du produit industriel, en sus du temps rétribuable qu'il y consacre ?

D'ailleurs, contrairement à ce que pense Marx, le capital n'est pas improducteur.

Ni le capital fixe. Puisque, de l'aveu même de Marx, la machine du patron diminue, par comparaison aux procédés antérieurs, le travail ouvrier socialement nécessaire à la confection d'un objet, ce travail a donc une moindre valeur marchande parce que le capital agrandi et organisé a fait quelque chose dans l'objet fabriqué, et que par son intervention il entre en part dans la plus-value.

Ni le capital variable. En effet, si les prélèvements iniques du patron sur le travail étaient la source exclusive du gain capitaliste, il en résulterait qu'une entreprise serait d'autant plus prospère qu'elle utilise, en proportion de ses installations mécaniques, plus de main-d'œuvre. Voilà ce que les faits contredisent de plus en plus.

On voit toutefois que cette thèse économique du sociologue aboutit impérieusement à une réforme sociale. Si le travail de l'ouvrier est l'unique source de profit, si le prix ne lui en est pas versé, du moins au complet, mais tombe en majeure partie dans la caisse du patron, le capitalisme est donc formé de la sueur de l'ouvrier. Il ne

reste plus pour redresser pareil désordre qu'à renverser l'organisation capitaliste.

Juste salaire, salaire familial, solutions dérisoires. Il n'est qu'un moyen de sortir de l'impasse: socialiser le capital en le mettant entre les mains du peuple.

Qu'a fait Lénine dans l'application du nouveau plan social? Tout comme Marx avait fait passer le socialisme de l'utopie à la science, son disciple Lénine le fait passer de la science à l'action.

Il commença tout de suite par régler, en fonction du marxisme, la question agraire, par la confiscation des terres appartenant sans limite à la Couronne et à l'Église, et leur remise aux paysans. Enthousiasme, délire. Bientôt suivit la suppression de toute propriété privée, la nationalisation de toutes les industries et de toutes les terres, leur mise en valeur par l'État. Lénine exécutait ainsi mot pour mot le plan marxiste et militarisait le travail.

La Russie eut alors besoin d'un gouvernement fort, composé de quelques personnalités, et qui réprimerait tout sentiment d'opposition. Le Comité central du parti bolchevique fut formé avec la mission de prendre les moyens pour assurer la soumission réelle de la classe entière des exploités. Une commission spéciale, la Tchéka, dont les victimes se comptaient par millions, était constituée pour repousser la contre-révolution. On devait lier la lutte politique à la lutte économique.

On sait comment tout a tourné. Les paysans russes croyaient s'être approprié les immenses terrains de culture de la noblesse; ils travaillèrent d'abord avec ardeur. Le tableau changea, quand le gouvernement des Soviets réclama d'eux, à main armée, de quoi nourrir les fonctionnaires et les soldats.

On tâchait en vain de stimuler la production collective. La « direction par en bas », l'auto-direction des em-

ployés d'industrie mettait en vedette le règne de l'incompétence. Le sabotage succédait à l'improduction, la catastrophe au chaos. Les paysans n'entendaient plus « suer sang et eau pour les fainéants des villes qui ne voulaient plus rien faire ».

L'État soviétique tentait, en outre, de supprimer le commerce, et de se charger de la circulation des biens. Ce fut la stagnation et la ruine. Il ne restait plus qu'à recourir à l'impression fiduciaire du papier-monnaie. Hélas! on n'y manqua pas. Il s'en fit une circulation infinie et banqueroutière.

Tel fut l'échec du marxisme mis à l'épreuve. Même entre les mains habiles de Lénine, il avait failli. On vit bien qu'il était plus facile de consommer communistiquement, selon le barbarisme inventé, que de produire de la même façon. La grande aurore s'ouvrait pour la famine.

Cet échec, avoué par Lénine, n'a pas guéri toutefois le bolchevisme de sa fièvre marxiste.

II. — MÉTAPHYSIQUE ET MORALE DU BOLCHEVISME

Le marxisme, quoi qu'on puisse penser, n'est pas une pure économique. Il plonge ses racines dans une métaphysique, il est régi par une morale qui l'inspire et qu'il veut justifier.

Le principe premier de la pensée économique de Marx est une conception toute matérielle de l'histoire. Selon lui, la vie individuelle, sociale, politique de l'humanité est déterminée uniquement par des facteurs d'ordre économique; elle évolue à travers les phases d'une éternelle lutte entre les deux classes de la société. Le mouvement social qui se développe sur la trajectoire de cette lutte est un enchaînement indépendant de la volonté, de la conscience et de la raison de l'homme; celui-ci, au contraire, y est lui-même irréductiblement assujetti.

Vues simplistes. Non sans fondement dans le passé, elles dessinent un avenir partiellement vraisemblable. L'erreur de Karl Marx, c'est de faire de ses constatations et de ses pronostics une loi inéluctable et stricte, celle de l'évolution vers le collectivisme, dont l'homme ne serait qu'un spectateur inerte et passif. Un tel déterminisme répugne à la psychologie autant qu'à l'histoire. Les hommes n'agissent point toujours pour des motifs d'ordre exclusivement économique. Au surplus, l'histoire le montre, la marche de l'humanité a été souvent désorientée par des événements fortuits et étrangers au fatalisme préconisé. Des personnalités puissantes en ont modifié le cours.

Non, Marx a été égaré par sa raison scientifique. Il a vu de l'évolution, il n'en a pas scruté tous les ressorts.

Le premier postulat métaphysique que suppose cette théorie marxiste sur l'évolutionnisme économique, c'est l'oubli, le mépris plutôt et la destruction de la personnalité humaine. L'individu n'est qu'un simple atome dans la société, voilà pourquoi il n'a qu'à se perdre dans le grand tout, la société.

Oublieux et négateur des causes morales et spirituelles, le bolchevisme mésestime la dignité essentielle et la personnalité du travailleur. On ne s'étonnera pas alors qu'il soit en même temps athée. Sur ce point, le programme est bien net: pas de compromis, pas de demi-mesures, mais l'athéisme le plus absolu, le plus radical.

La famille n'a plus dans la société bolcheviste cette place sacrée que la civilisation moderne lui reconnaît. Le pouvoir central bolcheviste n'a-t-il pas promulgué des décrets légalisant l'union libre, la prostitution, la rupture du lien conjugal au libre sentiment des époux ?

Immoralité religieuse, immoralité familiale, immoralité politique, la trilogie va de soi. « Une seule chose, enseigne le Catéchisme du Révolutionnaire, doit intéresser

le révolutionnaire, avec une seule pensée et une seule passion: la Révolution. »... « Entre lui et la société, il y a une lutte à mort, incessante, irréconciliable »..., etc. Voilà comment s'exprime l'esprit de rage qui constitue la norme morale du bolchevisme.

En morale comme en économie, une fois encore, on aboutit à la misère dans toutes ses formes, alors que le socialisme promettait le bonheur à l'insatiable espérance humaine. Il la promettait pour déchaîner la meute des appétits voraces dans une course effrénée à la curée des richesses périssables, alors qu'il eût fallu contenir et discipliner ces tendances, exciter plutôt les nobles facultés, celles qui s'exercent dans la vertu et qui au lieu de courir à l'or volent vers l'éternité.

CONCLUSION

Matérialiste en métaphysique, socialiste en politique, communiste en économique, soviétique en son organisation sociale, le bolchevisme est violent et oppressif.

Sans précédent comme problème de politique internationale, d'un singulier intérêt en sa doctrine économique, le marxisme russe est pourtant une menace toute proche de renverser l'ordre social universel. Il est un ciel chargé de foudre et prêt à éclater sur le monde entier pour y semer la dévastation physique et morale.

Tous nos pays sont balayés par des souffles empoisonnés d'appels aux travailleurs et aux révolutionnaires. Le microbe communiste existe même chez nous; tout atténué qu'il se montre encore, il n'est pas moins à la fois matérialiste, impie, immoral et révolutionnaire. L'on n'aurait pour l'apprendre qu'à écouter ce que disent ses parangons et ses agents, par exemple, à Montréal, quand ils s'adressent à nos ouvriers, dans le langage à la fois le plus cynique et le plus persuasif, le plus sophistiqué et le plus concret.

Comment repousserons-nous le fléau qui nous menace ? Par des moyens politiques, et ils pressent, puisque le bolchevisme est subversif et qu'il prêche le désordre. Mais par une saine doctrine économique aussi, et par des réformes sociales, puisqu'il est une théorie et qu'il s'appuie partiellement sur une condition ouvrière souvent misérable et injuste.

L'Église certes condamne le socialisme, mais elle condamne aussi l'individualisme qui ouvre les digues de la concurrence ruineuse des grands et des riches à l'égard des petits. Elle condamne du socialisme le paganisme social, le dogme de la lutte des classes, ses violences révolutionnaires, son irréligion. Elle ne nie point ce que renferment de juste ses plaintes et ses revendications. Au contraire, elle les fait siennes. Et avec quelle pressante et vive émotion elle les dit au monde moderne depuis l'encyclique *Rerum novarum!*

Elle va plus loin et elle enseigne les principes véritables de l'architecture sociale, dont les classes et les forces réclament la justice et la charité. Elle favorise les associations libératrices de l'ouvrier, elle encourage une sage législation du travail. Elle a une doctrine sociale solide et cohérente.

« L'évolution sociale, a dit le comte Albert de Mun, ne saurait s'accomplir par la barbarie. Elle n'a d'avenir que dans le christianisme, dont seule l'Église catholique garde et enseigne la doctrine dans sa force et dans sa pureté. »

Allocution du président d'honneur

M. Arthur SAUVÉ, *ministre des Postes*

Malgré le grand honneur que me faisait l'invitation à présider cette séance d'ouverture, je ne vous cacherai pas que j'ai hésité à accepter de prendre part à l'inauguration d'une campagne qui, pour obtenir un succès salulaire, demande un profond savoir, un grand tact et un excellent jugement.

Car à mon âge et avec mon expérience, je ne serais pas excusable de méconnaître la délicatesse de ma position devant les graves problèmes que suscitent non seulement la crise trop longtemps universelle, la diffusion de fausses doctrines philosophiques, mais aussi les abus révoltants de toute espèce qui augmentent la souffrance des peuples.

La compétence des promoteurs de ces assises sociales nous rassurait déjà. Mais, Éminence, la haute autorité que vous confèrent votre état sacerdotal, votre science complète des principes divins et de la philosophie humaine, votre connaissance des situations et des conditions présentes, de même que votre esprit si lumineusement chrétien, l'exemple de votre dignité naturelle et de votre sincère amour des âmes, devaient être pour nous tous un gage de sagesse et de sécurité.

En combattant vigoureusement les fausses doctrines, il est juste d'être plutôt compatissant pour les exploités dont le cœur est affecté par la douleur ou les préjugés. Il ne faut pas tout prendre ni tout rejeter.

C'est surtout en temps d'épidémie que la charité fait agir les grands cœurs et suscite les nobles dévouements. La crise que nous traversons est la pire des épidémies. La racine du mal est dans les consciences.

Après votre savant diagnostic, Éminence, vous avez prescrit les grands remèdes.

Puissent vos sages conseils être entendus de tous ceux qui, du haut en bas de la société, ont causé le mal. Le remède est principalement dans le respect de la justice, la protection des droits et la répression des abus. Il faut que le capital et le travail redeviennent le grand facteur d'une production répartie équitablement dans les différentes classes de la société. Mais les classes et les individus ont aussi à mieux comprendre leur propre condition. Nous avons tous contribué à créer l'état de choses actuel. Tout le monde devrait s'avouer intérieurement coupable de ses torts et les regretter assez sincèrement pour s'en corriger.

Autrefois, le capital servait aux besoins des initiatives, des professions, des métiers, de la petite industrie dans tous nos villages comme dans nos villes. Aujourd'hui, le capitalisme centralise les affaires, monopolise la production, fixe le coût de la distribution et le prix de la consommation.

La persistance chez ses auteurs à maintenir cet état de choses aggrave les problèmes. Elle incite les victimes au désordre, à la révolte et à d'autres excès destructeurs.

Ces abus multipliés et divers ont fait et prolongent la crise. Le retour à un régime moins extravagant, à des méthodes plus équitables et plus rationnelles y mettrait fin.

Travaillons tous pour que l'élément moral domine encore la vie économique. Mais c'est une erreur, une exagération que d'attribuer tout le mal au capital.

L'éducation populaire est faussée par une publicité d'exploitation trompeuse et sans conscience.

On parle souvent de cette crise des consciences.

En effet, cette crise nous conduira fatalement à des révolutions ou à la guerre si la mauvaise foi continue son œuvre de mensonge calomnieux et de spéculation véreuse.

Les peuples sont indignés à la croyance d'avoir été longtemps trompés et exploités. Encore aujourd'hui, en ce temps où le salut commande l'union nationale, le fanatisme féroce et la soif d'ambitions inavouables ne continuent-ils pas à faire obstacle à ce facteur essentiel ?

On a peur d'une autre guerre internationale; on dit désirer la paix. Cependant, la guerre intestine continue ses ravages avec la haine du prochain.

On dirait que l'esprit est de moins en moins chrétien. La controverse est de plus en plus combative, guerroyante, partout dans nos villes et nos campagnes, dans nos corporations et nos parlements. Les meilleures intentions et les plus appréciables efforts sont considérés avec un mépris décourageant, déprimant.

La faiblesse de certains hommes de bonne foi est assez souvent dans leur mauvaise stratégie due à une notion insuffisante ou inexacte des faits et des situations. Ils s'exposent ainsi à attaquer et à affaiblir de bons amis, dévoués à leur cause, au lieu de combattre là où est l'ennemi.

C'est à des sources limpides comme la vôtre, Éminence, que nous connaissons la justice et la vérité. Déjà les lettres encycliques du grand Pontife Léon XIII et de ses successeurs servaient de guide à notre population respectueuse de l'ordre, de l'autorité, de la société et de la propriété légalement et surtout légitimement acquise.

Vous nous avez fait entendre ce soir, Éminence, avec votre verbe autorisé, des enseignements de haute orientation sociale et politique. C'est pour nous une nouvelle force supérieure qui nous retiendra encore plus sûrement dans le droit chemin.

Aussi le peuple canadien vous doit des remerciements.

DEUXIÈME JOURNÉE

L'expérience marxiste en Russie

Par M. Esdras MINVILLE

Président de l'Action Nationale

La propagande communiste fait grand état des réalisations de la Russie soviétique dans le domaine économique. Qu'il s'y soit accompli, surtout depuis 1929, quelque chose d'appréciable, cela semble incontestable, du moins à première vue. Mais telle n'est pas toute la question. Des usines, des voies ferrées, des centrales électriques, etc., ce sont des faits brutaux, qui n'ont en soi qu'une assez mince signification et qu'on peut d'ailleurs discuter à bien des points de vue. Ils ne prennent leur signification réelle que si on les considère dans leur relation avec l'homme qui en est le principe et la fin. La question à se poser n'est donc pas de savoir si le communisme russe, s'exerçant dans un pays qui en est encore à l'enfance économique, a créé des établissements industriels et commerciaux, s'il en a même créé plusieurs et de puissants, mais, en premier lieu, si, dans un milieu identique, un régime de liberté pondérée n'aurait pas obtenu d'aussi bons résultats et, en second lieu, si, dans l'accomplissement de ses œuvres, ce régime a su respecter la personne humaine dont il est censé améliorer le sort. Il y a, en effet, dans la structure sociale de nos pays des éléments que les hommes ont toujours considérés comme essentiels, parce qu'ils répondent aux aspirations les plus profondes de leur nature; des institutions auxquelles ils sont attachés et dont ils envisagent la disparition possible avec un suprême émoi: la famille et son intégralité, la propriété

privée, la sécurité personnelle, une certaine somme de liberté dans les bornes du droit, un minimum de bien-être économique. Ces institutions et ces éléments de vie sociale, le communisme russe les a-t-il respectés, ou, s'il les a détruits, les a-t-il remplacés par des éléments meilleurs, des institutions qui répondent mieux aux désirs profonds de la personne humaine ?

La révolution a-t-elle tenu ses promesses et les deux grandes classes sociales jouissent-elles aujourd'hui du bonheur qu'on leur a laissé espérer d'un changement de régime ? Voici un exposé de la première phase du communisme soviétique. Destruction de l'ancien régime par l'abolition du droit de propriété, l'institution du travail obligatoire et la substitution à la liberté des échanges d'un système de distribution des marchandises contrôlé par l'État. Dans les campagnes, nationalisation des terres et permission accordée aux paysans, pour leur faire accepter la mesure, de brûler et démolir les châteaux et les bâtiments d'exploitation des grands propriétaires fonciers. Dans les villes, et partout où il en existe, nationalisation des entreprises industrielles et commerciales, des banques, des bourses, etc.; répudiation des dettes intérieures et extérieures de l'ancien régime. Cette furie de nationalisation avait pour objet de réaliser le premier point de la doctrine marxiste, savoir, la collectivisation des moyens de production, la suppression de la concurrence afin, disait-on, d'enlever aux citoyens toute possibilité d'exploiter leurs semblables.

L'État est institué seul propriétaire et seul dispensateur de la vie économique et sociale. Une telle fonction, il va sans dire, nécessite la mise sur pied d'un formidable organisme de direction, de distribution, dont tous les leviers de commande sont concentrés entre les mains des chefs révolutionnaires installés à Moscou.

Comme toutes les dictatures, celle des bolchevistes s'est établie par la force. Mais contrairement aux autres qui ne recourent à la force que tant que leur œuvre constructrice ne leur a pas permis de se transformer en régime de droit, la dictature communiste a continué et continue de se maintenir par la force parce que sa première œuvre a été une œuvre de destruction plutôt que d'adaptation et de construction, et que si, dans l'ordre économique, il fait aujourd'hui un effort de restauration, il ne persiste pas moins à détruire dans l'ordre moral et spirituel. C'est donc par la force que le parti communiste a imposé les réformes dont il a été question plus haut.

Mais s'ils comptaient sur la force pour réaliser leur œuvre, Lénine et ses lieutenants n'avaient peut-être pas assez compté avec les réflexes, les réactions spontanées des masses humaines, à qui, si indolentes et si abêties qu'on les suppose, il reste toujours la faculté de se réfugier dans la passivité et le refus. Les paysans résistèrent à la socialisation des campagnes. En dépit des repréailles inhumaines auxquelles ils s'exposaient, ils limitèrent les emblavures, abattirent le bétail, plutôt que de le livrer aux exploitations collectives. L'agriculture dépérit donc rapidement et la production agricole, qui, en 1913, s'élevait à 10 milliards $\frac{1}{2}$ de roubles ne s'élevait plus, en 1922, qu'à 5 milliards $\frac{1}{2}$, cependant que le cheptel était réduit aux deux-tiers environ. La conséquence de cette chute verticale de la production agricole, dans un pays dont le régime de vie était déjà, avant la guerre, inférieur à celui de tous les autres pays européens, ce fut l'effroyable famine de 1921-1922. Les mêmes causes produisirent les mêmes effets dans l'industrie qui était pourtant le domaine où les communistes espéraient les plus grands résultats de l'application de leur théorie. Privés du stimulant de l'intérêt personnel, les ouvriers ne font aucun

effort pour augmenter leur rendement. De plus, l'absurde direction par une bureaucratie centralisée et que déborde l'ampleur de la tâche, achève la désorganisation de l'industrie. La production en 1920 est inférieure sur toute la ligne à celle de 1913 et cette baisse de la production industrielle aggrave d'autant la famine.

Lénine se rendit compte que l'avenir du régime était en jeu. Du jour au lendemain il proclame donc la N.E.P. — une reculade qui confirmait l'échec marxiste et allait démontrer, par le contraste des résultats, l'ineptie des théories sur lesquelles cette expérience était fondée. La liberté du commerce privé est rétablie, les paysans sont grevés d'impôts, mais ils reçoivent la libre disposition de leurs biens et de leurs récoltes. Les petites entreprises industrielles peuvent reprendre leur activité et les professions libres sont de nouveau autorisées; on rétablit la circulation monétaire, les banques d'État et la rémunération des fonctionnaires. Mais le gouvernement garde la direction des grandes entreprises, des transports, du crédit, du commerce extérieur, des écoles et maintient le régime politique dans toute sa rigueur. Or, en dépit de ces importantes restrictions, la N. E. P. produisit aussitôt d'étonnants résultats. Dès 1927 les emblavures sont relevées au niveau de 1913. La production reste encore inférieure, mais, les exportations étant réduites à un infime pourcentage de celles d'avant-guerre, les disponibilités par tête d'habitant sont presque les mêmes pour les deux dates. En 1913, la production agricole s'élevait à 10 milliards $\frac{1}{2}$ de roubles, en 1927, à 11 milliards, cependant que la production industrielle s'élevait à cette dernière date à 6.9 milliards de roubles contre 6.4 à la première. Si bien que dans le reste du monde on s'imagine que la Russie est sur la voie du salut.

Mais la modeste aisance ainsi acquise par une partie de la population la soustrait graduellement à la dépen-

dance du pouvoir; et le contraste entre la situation du moment et celle de la veille suscite dans les diverses classes un état d'esprit incompatible avec les théories officielles. De nouveau, le régime étant en danger, on décide une nouvelle offensive communiste: c'est le plan quinquennal dont le monde a depuis lors tant parlé.

En fait, la Russie était arrivée à une sorte de carrefour, et deux sortes de préoccupations ont présidé à l'élaboration et à l'exécution du plan. Des préoccupations politiques nées de la nécessité d'accroître la production de façon à répondre aux besoins de la consommation et d'assurer au pays une certaine indépendance économique vis-à-vis du reste du monde; des préoccupations doctrinales nées de la détermination des chefs révolutionnaires à sauver coûte que coûte leur dictature.

Venons-en tout de suite aux résultats. Les bolchevistes crient à la victoire: parmi les observateurs de l'extérieur, les uns affirment que ce fut un désastre, cependant que les plus optimistes vont jusqu'à concéder un demi-succès. Ce qui est certain, c'est qu'en agriculture ce fut un échec. D'après le plan, la production des céréales devait, en 1932, atteindre 837 millions de quintaux. Or elle ne s'est élevée qu'à 698 millions de quintaux, soit 102 millions de moins qu'en 1913 et 140 millions de moins que le total prévu. Si on veut bien tenir compte du fait que depuis 1913 la population a crû à raison de plusieurs millions par année, donc que les disponibilités par tête d'habitant sont aujourd'hui inférieures à ce qu'elles étaient cette année-là, et que les capitaux engagés dans l'agriculture ont dépassé de 100% le chiffre prévu, on aura une idée exacte des résultats du plan. De plus, la production animale est réduite de presque 50% par rapport à 1913. On s'explique ainsi, qu'en dépit des perpétuelles vantardises de ses chefs, la Russie manque de pain et de viande.

Autre échec dans les transports. On devait construire 15,000 kilomètres de voies ferrées, on n'en construisit que 3,500. L'insuffisance des chemins de fer soulève des difficultés considérables dans la circulation des marchandises, dont certaines, comme les denrées alimentaires, sont indispensables aux besoins de la population.

Si l'on se place au point de vue du volume de la production, le plan quinquennal aurait atteint son objectif dans l'industrie. De 1925 à 1933, le volume de la production a en effet doublé. En revanche la qualité des produits a baissé dans des proportions inimaginables, le pourcentage de rebuts atteignant jusqu'à 30 à 50%. Cela restreint considérablement les résultats. Et c'est pourquoi, en dépit de l'augmentation en volume de la production, les besoins de la population restent toujours insatisfaits. De plus, la production coûte cher. L'industrie a absorbé 32 milliards de roubles au lieu de 19, prévus par le plan. En outre, elle a exigé beaucoup plus de main-d'œuvre qu'on ne le prévoyait, surcroît qui va, dans l'industrie lourde, jusqu'à 57%. Enfin, les prix de revient, au lieu de baisser de 25% comme l'ordonnait le plan, n'ont baissé au maximum que de 10% et, dans certains cas, ils ont même augmenté. Bref, si, outre la quantité, on considère les autres facteurs du succès industriel, on peut affirmer que dans ce domaine encore le plan quinquennal n'a remporté qu'un médiocre succès.

Et nous ne disons rien des procédés de finance des bolchevistes: fixation d'autorité des prix d'achat et de vente et bénéfice du monopole commercial de l'État, gonflement de la circulation fiduciaire, expropriation des koulaks, emprunts forcés, etc.

Qu'un régime de liberté contenue dans les bornes de la justice eût obtenu, au point de vue économique, de meil-

leurs résultats que ceux dont les bolchevistes se glorifient avec tant de tapage, la courte expérience de la N. E. P. le démontre surabondamment. Quant aux répercussions du régime actuel dans la vie de la population, on peut les énumérer ainsi : la famille n'existe plus, anéantie par l'abolition du mariage, auquel on a substitué l'union libre légalisée, par le divorce légalisé, par un féminisme à rebours qui, sous prétexte de rendre la femme égale à l'homme, la mobilise au service de l'État et de ses entreprises économiques, par la substitution graduelle de l'autorité de l'État à celle des parents dans l'éducation des enfants. La propriété privée n'existe plus et là où en subsistent des reliquats, ce n'est en fait qu'une possession dont on peut être privé à tout moment sans indemnité. La sécurité personnelle n'existe plus, ni la sécurité de fait, ni la sécurité juridique. La liberté n'existe plus, ni la liberté politique, ni la liberté de pensée, ni la liberté de conscience, ni la liberté du travail. Quant au bien-être matériel, nous savons que le niveau de vie de la population est tout ce qu'il y a de plus médiocre et que la famine sévit presque à l'état chronique en Russie. Les communistes répètent que le chômage est inconnu dans la République soviétique et que les ouvriers n'y travaillent que sept heures par jour. Mais ce serait bien le plus insondable des mystères qu'en un pays où l'on n'a pas la moitié de quoi se nourrir et se vêtir, le chômage sévit, et c'est déjà un paradoxe assez extravagant qu'on n'y travaille que sept heures par jour.

Mais alors, qu'est devenu l'ouvrier, qu'est devenu le paysan, qu'est devenue la personne humaine dans cette immense aberration sociale ? Une bête de somme dont on dispose et qu'on rationne à volonté. Et ce qui est pis, c'est que tant que durera le régime, il en sera ainsi. On

ne peut en effet imaginer une Russie communiste où l'individu aurait recouvré sa dignité d'homme, où la population jouirait des droits les plus élémentaires de la personne humaine, car les deux termes: communisme et droit individuel, se contredisent et s'excluent.

L'action internationale des Sans-Dieu

Par le R. P. Lorenzo GAUTHIER, C. S. V.

La doctrine de Lénine, empruntée à Karl Marx, est dans son essence le renversement de l'ordre social et de toutes ses institutions, par tous les moyens possibles, sans excepter la violence.

Il est évident que cette doctrine en veut d'abord à la religion, selon d'ailleurs les principes de la philosophie marxiste sur le communisme. Lénine, dès le début, proclame que la religion est une sorte d'eau de vie spirituelle dont le but est d'amener les esclaves du capitalisme à fouler aux pieds dans la poussière leur caractère humain et leurs aspirations à une existence à moitié convenable. Le programme antireligieux est contenu dans la formule suivante: « Nous poursuivrons nos attaques contre Dieu au temps voulu et de la façon qui conviendra et nous avons confiance que nous l'écraserons dans son empyrée. » La base du programme soviétique est donc un athéisme persécuteur et un athéisme persécuteur universel.

Le but premier du soviétisme est de traquer Dieu partout où il se trouve, puis de le poursuivre sans relâche en Europe, en Asie, en Afrique, et — ce qui doit nous faire réfléchir — aussi dans les deux Amériques.

« Nous avons détrôné les tsars de la terre, nous détruirons ceux du ciel. »

Il y a plus: l'objectif de l'État soviétique est de travailler à la ruine des intelligences et de la nature humaine elle-même, de créer un nouvel archétype d'humanité, un homme collectif qui doit remplacer pour toujours l'homme individuel alourdi du poids d'une âme. C'est l'affirmation de Pie XI qui, avec courage, a déchiré le voile d'hypocrisie cynique des prétentions soviétiques.

Le soviétisme s'est attaqué d'abord au peuple qui tomba le premier complètement sous la domination communiste: le peuple de Russie. On estime qu'environ 50% du clergé de Russie a disparu depuis 1917 soit par meurtre judiciaire, soit par la faim, soit par l'exil ou la prison.

De par la volonté soviétique, il reste interdit d'enseigner toute religion à ceux qui n'ont pas dix-huit ans; c'est un crime d'apprendre les prières aux enfants et de les conduire à l'église, un crime puni par les travaux forcés.

Il est défendu aux associations religieuses d'aider leurs membres par une assistance matérielle; on enlève tout moyen d'existence aux œuvres de miséricorde et de charité.

L'État soviétique contrôle toutes les imprimeries, tous les bureaux de placement, les bons de ravitaillement, tous les hôtels.

Deux cent cinquante mille propagandistes soutenus par la baïonnette de l'armée rouge sont occupés à corrompre l'âme de la nation.

Vingt millions d'exemplaires du journal *l'Athée* avec ses blasphèmes indicibles sont répandus dans les écoles.

Un million trois cent mille exemplaires de la revue *l'Athée* et deux millions de publications diverses ont été mis en circulation.

Dix mille clubs antireligieux répandent en Russie, sous le couvert de la police, la licence et l'anarchie et dans des centaines d'églises confisquées sont déroulés des films abominables.

Des universités spéciales sont consacrées à la guerre contre Dieu et dans tous les villages tout maître d'école, sous peine de mort, doit coopérer à cette campagne hideuse.

Lénine ou Dieu, Dieu ou Lénine, voilà l'impérieuse alternative à laquelle sont condamnés par le communisme ceux qui veulent être ses authentiques fidèles. Les sans-Dieu poursuivent leur campagne d'athéisme à travers le monde.

Après avoir conquis un empire qui embrasse d'un seul bloc la sixième partie des terres émergées, le bolchevisme, par le moyen des sans-Dieu, veut gagner l'univers.

Jusqu'à l'automne de 1930 l'athéisme international est groupé en deux associations: l'Internationale des libres-penseurs de Bruxelles et l'Internationale de Berlin. La première, plutôt anticléricale qu'antireligieuse, ne rejette point une certaine philosophie idéaliste. La liberté de conscience, la foi en la victoire du rationalisme, c'est tout son crédo.

La seconde, profondément marxiste, rallie les organisations prolétariennes des libres-penseurs déjà existants. Son programme consiste à libérer le prolétariat des illusions et des mensonges de la religion.

Dans ces deux associations, près de quatre millions de membres, fanatisés par Moscou, exercent sournoisement leur activité en Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis, en Hollande, en Suisse, en Pologne, en Tchécoslovaquie, dans le duché du Luxembourg, au Mexique et en Argentine.

Le 15 novembre 1930, une scission se produit sous l'influence des sans-Dieu militants russes. La fraction socialiste se fusionne avec la première Internationale dont le centre est transféré à Prague, elle étend ses ramifications en Tchécoslovaquie, au Danemark, et dans les autres pays où avaient existé les organisations de l'Internationale bruxelloise.

La fraction communiste a son centre à Berlin jusqu'au 4 mai 1932, date à laquelle le gouvernement hitlérien prononce la dissolution de l'Internationale des libres-penseurs prolétariens. Quelques mois après cette dernière est installée à Bâle et la *Croix* du 16 de ce même dernier mois annonce son arrivée à Strasbourg.

L'Internationale de Prague et celle de Bruxelles sont formidablement représentées en France par l'Union fédé-

rale des libres-penseurs de France qui groupe les éléments qu'on pourrait dire relativement conservateurs ou bourgeois. La tendance moscovite trouve son allié dans l'Union fédérale des libres-penseurs prolétariens, qui refuse toute alliance avec la libre-pensée tolérante. Les deux Unions comptent des ouvriers tout à fait préparés dans la franc-maçonnerie, la Ligue des droits de l'homme et dans la Ligue d'Enseignement.

L'Internationale des libres-penseurs prolétariens, secondée par ces Unions, organise les sections d'assaut pour les sans-Dieu dans un grand nombre de pays — au moins dans quarante à date.

La lutte antireligieuse doit exister dans le monde entier. Le mot d'ordre: « Abrutir les masses, former des jeunes à la propagande ». Le cri de ralliement: Vive l'athéisme. Il n'y a pas de Dieu. Nous voulons abattre la religion, la détruire, l'anéantir complètement, entièrement, totalement et construire à sa place notre religion à nous, notre religion de science, de vérité, de progrès, de fraternité avec notre foi qui n'a pas besoin de dogmes, ni de clergé.

Il faut liquider la religion.

Et de cette liquidation, les sans-Dieu militants sont chargés.

Ils la poursuivent activement en Russie où ils doivent l'avoir définitivement achevée pour 1937. La preuve, nous allons vous la donner à l'instant.

De 1925 à 1931 l'Internationale des libres-penseurs, unie aux sans-Dieu, atteint trente et un pays, en vingt-trois sections dont les plus actives sont au Japon, en Australie, aux Indes, au Mexique, au Pérou et à Cuba. Le 1^{er} janvier 1932, il faut ajouter une dizaine d'autres pays, — six sections nationales que dirigent trente-neuf mille six cent quarante-neuf employés actifs, en douze mille trois cent treize groupes avec un effectif d'au moins

six millions d'adhérents. La première section, celle de Moscou, à elle seule, dirige, le 1^{er} janvier 1932, quatre-vingt-deux mille cinq cent quatre-vingt-six groupes.

A la fin de novembre 1932, le congrès international du Secours rouge note une avance telle en certains pays, par exemple aux États-Unis, que les chefs sans-Dieu peuvent dire: « Les États-Unis seront contraints de reconnaître bientôt officiellement le régime soviétique et la libre propagande des sans-Dieu. »

En résumé, à la fin de 1933, le journal français le *Sans-Dieu* indique la situation des sans-Dieu à travers le monde.

En Allemagne, malgré l'interdiction, deux cent mille membres.

En France, quatre mille membres, trois journaux militants, quelques périodiques et des milliers de tracts.

En Angleterre, constituée en 1932 seulement, près de trois mille membres, deux journaux à fort tirage.

En Bulgarie, deux mille membres.

En Suisse, six cents membres.

En Belgique, cinq cents membres; dans ce pays la lutte est excessivement violente, les sans-Dieu espèrent la victoire car déjà le nombre des députés socialistes et communistes est de soixante-treize et trois et le nombre de députés catholiques de soixante-dix-neuf.

En Espagne, plusieurs milliers de membres et un journal lancé en 1932, le *Sans-Dieu*.

En Amérique, la Ligue mexicaine révolutionnaire anticléricale comprend quatre mille membres, elle a des groupes locaux dans la majorité des États mexicains et recrute ses membres principalement chez les paysans.

Aux États-Unis, le mouvement des sans-Dieu remporte un certain succès, notamment à Philadelphie et à Chicago.

Aux Indes, les sans-Dieu contrôlent Bombay, Cals cutta, Madras et Colombo. Au Pérou comme en d'autre-

pays latins, la franc-maçonnerie, bourgeoise encore et hostile au communisme sur tous les autres points, l'appuie et souvent le précède dans la lutte antireligieuse. Il y a au delà de mille membres.

En Asie, trois sections nationales luttent contre nos missionnaires avec une puissance marquée.

Au Canada, les sans-Dieu voilent encore leur action, mais pour accomplir leur œuvre ils peuvent compter au moins sur cinq mille communistes répartis dans quinze unions et groupés dans neuf districts.

Le fait que ces groupes sont constitués presque entièrement d'immigrés venus de l'Europe centrale, ne doit pas nous garder dans la tranquillité absolue. Le mot d'ordre, maintes fois communiqué dans l'Ouest, à Toronto et à Montréal, est celui-ci: Gagnons dans ce pays les ouvriers venus de l'étranger d'abord. Si nous savons voir et agir, le Canada sera bientôt une dépendance de l'U. R. S. S. Si les ouvriers le veulent, ce pays sera bientôt celui du monde où il fera meilleur vivre.

L'ensemble du public canadien sourit encore quand on parle des efforts de Moscou. Mais la Russie de 1914, de 1917 même avec Kerensky, ne souriait-elle pas quand on parlait du petit nombre dirigé par Lenine?

Le fait qu'en 1932, par des moyens odieux, les communistes aient réussi chez nous à faire signer des formules d'apostasie à plusieurs des nôtres, alors qu'ils n'ont pas le pouvoir, doit nous tenir en éveil et nous faire réfléchir.

Il reste clair qu'un effort énorme du gouvernement russe se poursuit activement par les moyens de persuasion de la terreur dans les milieux populaires et surtout auprès de la jeunesse, afin d'éliminer toute survie de la religion.

C'est le programme précis qui doit guider les sans-Dieu pendant les cinq années du second plan quinquennal économique qui vient de commencer.

Un décret de cent dix-huit articles divisés en cinq sections a été signé le 5 mai 1932 par le chef soviétique. Il détermine dans le menu détail un formidable assaut contre Dieu d'ici à 1937 dans le monde entier, selon le mot fameux de Staline: « Nous avons détrôné les tsars de la terre, nous allons maintenant détrôner celui du ciel. »

Dans le monde entier, l'Association des sans-Dieu organise un service de propagande avec un cynisme diabolique.

Les sans-Dieu utilisent une presse antireligieuse: trente journaux, quelques centaines de périodiques, des millions de tracts. Dans toutes les grandes villes, des instituts antireligieux forment des professeurs sans-Dieu.

Outre les cours d'art oratoire, on y enseigne un peu d'apologétique sans dieuiste. Aucune propagande n'a plus de succès que le théâtre; c'est le rêve des sans-Dieu d'établir une chaîne de théâtres amateurs populaires à travers le monde.

Pour les tout-petits, ils ont inventé un théâtre Guignol basé sur les mêmes principes.

On vient de décider de poursuivre l'établissement de musées antireligieux, connus et divisés selon la conception matérialiste de l'évolution et qui donnent en quelques heures aux visiteurs une éducation antireligieuse complète.

En terminant, c'est mon devoir de faire appel à tous les hommes de bonne volonté, leur rappelant qu'en face des insultes dont la vague déferle sur leur Maître, ils ont un plus grave devoir de réparation fidèle, pour la Russie d'abord, afin qu'une prière optimiste monte vers Dieu, emportant avec elle, en un essor de confiance, les gémissements de la vaste chrétienté en faveur de la patrie des tsars; pour notre pays aussi afin que jamais la doctrine des sans-Dieu, qui est le plus mortel affront à la dignité des âmes, n'ait droit de cité chez nous.

TROISIÈME JOURNÉE

Le devoir social

Par M. Ernest LAPOINTE
Ancien ministre de la Justice

Au Canada comme ailleurs, nous avons à rencontrer les utopies de ceux qui, dans une tentative de créer un nouveau ciel, voudraient bouleverser la terre. Jamais peut-être notre race et notre province n'ont été appelées à exercer une influence plus importante sur les destinées nationales. Il est dans nos traditions de ne pas nous entourer d'une atmosphère d'illusions que les réalités ne sauraient franchir. Toutes nos hérédités nous maintiennent dans la voie droite. Notre population rurale, avant de posséder son champ, a dû lutter et le conquérir pouce à pouce. C'est pourquoi la notion de propriété, avec tout ce qui s'y rattache d'idéal, de dignité et d'élévation morale, domine notre vision politique. Notre caractère national exclut les doctrines de collectivisme et de communisme.

Ce caractère, nous devons le garder intact. Nos idées, nos principes, nous devons les propager, les faire connaître, les inculquer dans le type canadien.

Pour assurer notre stabilité politique aussi bien qu'économique, pour repousser victorieusement les attaques de fauteurs de discorde, nous devons compter non pas tant sur le code criminel, les officiers de justice et les geôliers, que sur la dignité personnelle, l'effort individuel, la coopération sociale qui sont la substance et l'âme d'une nation libre. N'en déplaise aux adeptes de la manière forte, les idées, bonnes ou mauvaises, ne se tuent pas à coups de fusil.

Il nous faut aussi l'acceptation voulue et éclairée des changements à faire et des réformes à accomplir pour enlever les armes que certains abus et certaines erreurs ont mises aux mains des ennemis de l'ordre.

Le civisme, c'est cet esprit de solidarité nationale, cette dignité morale, ce sens du désintéressement et de la coopération, cet amour de nos concitoyens, tout ce fonds social qui n'est pas coté à la Bourse ou à la banque, mais qui forme un peuple et le rend digne des destinées de la Providence.

La source profonde de la vie d'un peuple se trouve dans les individus, dans les intelligences et les énergies individuelles. Car la force et la valeur d'une nation ne consistent pas dans l'étendue de son territoire, la richesse de son sol ou la beauté de son climat. Certes, ce sont là des actifs précieux. Mais la vraie base d'une vie nationale vigoureuse, ce sont les qualités civiques de la population. Sa vraie richesse, c'est la conscience populaire, l'esprit public né de traditions viriles, de l'éducation des âmes et des cœurs.

La société n'est et ne peut être que la somme des valeurs individuelles. Un vieux proverbe très sage et d'une indiscutable vérité dit: « La force d'un pays est faite de la force de ses citoyens. *Civium vires, civitatis vis.* »

Certes, il est facile d'arborer un drapeau, d'applaudir des hommes publics qui nous plaisent, de célébrer les gloires de notre passé; il est relativement aisé, bien que moins agréable, de payer les taxes qui nous sont imposées. Mais notre responsabilité nous impose d'autres obligations. Elle nous commande de comprendre et réaliser ce que sont nos devoirs, de subordonner nos intérêts personnels et privés à l'intérêt général, et de ne pas nous soustraire à l'accomplissement des actes publics, à l'exercice des fonctions publiques.

Nous pouvons renoncer à un droit, non pas à un devoir.

L'acceptation de ces responsabilités est dictée par le respect de soi-même et le respect de la collectivité dont on fait partie. Il faut savoir, individu, se respecter soi-même, collectivité, respecter la conscience collective et le devoir qu'elle nous impose, nation, respecter la conscience nationale et le devoir national, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Le désir secret de compter sur une autre personne, ou sur quelques autres personnes, ou sur les autres d'une façon générale, n'est qu'une désertion. Il ne faut jamais dire: « Ce n'est pas de mes affaires. » C'est l'affaire de tous, même des plus humbles. Il ne faut jamais dire: « Je n'y puis rien faire. » Nous pouvons toujours y faire quelque chose, ne fût-ce qu'en donnant l'exemple du travail, de l'activité et du dévouement.

Quand un homme se glorifie de ne s'occuper que de ses propres affaires, vous pouvez être sûrs qu'il néglige la plus sérieuse et la plus importante, celle qu'il a en commun avec les autres hommes.

L'ignorance des responsabilités sociales est une lacune chez un trop grand nombre. Ils semblent se faire de la vie une conception trop individualiste, ne vivent que pour eux seuls, élèvent l'égoïsme à la dignité d'un culte.

L'égoïsme ferme les cœurs, paralyse les âmes, détruit les liens sociaux, isole les hommes et sème partout des germes d'antagonisme et de discorde.

J'ai le ferme espoir qu'aucun recteur ou président d'université canadienne n'enseignera à ses élèves la doctrine qu'un homme public anglais proclamait il y a quelques années aux élèves de l'Université de Glasgow dans son discours d'inauguration comme recteur de cette Université. Il affirmait que l'idéalisme dans les affaires nationales était une erreur et que l'intérêt personnel devait

être, en politique comme en philosophie, l'inspiration et la raison d'être des actions humaines.

En niant l'existence et l'influence du spirituel, de l'idéal, dans la vie sociale et politique, lord Birkenhead la réduisait à une lutte d'appétits. Plus de sentiments de justice ou de beauté, plus de dévouement, plus de sacrifice! Quelle doctrine décevante et pernicieuse! Car, quoi qu'on en dise, les valeurs les plus pures et les plus précieuses sont encore celles qui ne se vendent et ne s'achètent pas. Le précepte évangélique de charité est encore la loi suprême de l'humanité. L'égoïsme est le pire ennemi de l'homme. Il rétrécit son existence, il l'asservit. L'esprit de coopération et de sacrifice est une école de fraternité et de paix sociale; c'est aussi une école de dignité, car il développe ce qu'il y a de meilleur et de plus élevé dans l'âme humaine.

Il ne suffit pas de découvrir quelle est la route à suivre; il faut courageusement se mettre en marche. Notre idéal ne serait qu'une chimère s'il ne s'incarnait pas dans des réalités sociales.

Nous avons le devoir de travailler au salut, à la régénération de notre pays. Nous n'en avons pas de meilleur moyen que de développer le civisme en nous et de le développer dans les autres. Prenons conscience de notre rôle de citoyen libre et respectueux de la loi; éveillons autour de nous d'autres consciences. Que les citoyens de notre démocratie canadienne ne se contentent pas d'être des individus, des isolés, mais qu'ils soient des personnes, des caractères, c'est-à-dire que chacun d'eux sache jouer un rôle dans l'harmonie de notre vie sociale.

Les facultés qu'on vous a conférées ne sont pas un avantage personnel; elles sont un service public. Si vous refusez d'agir, vous désertez le poste qui vous a été confié et, par une retraite peu honorable, vous donnez libre jeu aux forces antisociales. Vous aurez beau, comme l'absten-

tionniste du prétoire, vous laver les mains des malheurs qui arrivent, votre inaction n'en sera pas moins coupable et désastreuse.

N'oubliez pas qu'il faut du temps, de l'action, pour que l'esprit public se pénètre d'une idée. L'inertie de l'habitude lutte avec puissance contre tout changement, même quand il apparaît clairement que ce changement est désirable. C'est pour cela qu'il importe qu'une fois votre détermination prise vous n'hésitez pas à agir tout de suite.

Et surtout n'ayons pas peur de la critique ni des échecs possibles. La critique est un tonique, un vivifiant. Quand elle est injuste, elle est plus nuisible à celui qui la fait qu'à celui qui la reçoit.

Ce conseil d'un ancien m'a toujours paru fort sage : « Si l'on dit du mal de toi et qu'il soit véritable, corrige-toi ; si ce sont des mensonges, ris-en. »

Je suis fort heureux de m'associer à l'œuvre de ces journées. C'est un travail préventif d'une opportunité indéniable. Le monde d'après-guerre est secoué par de profonds bouleversements économiques et sociaux. Il est évident que la civilisation traverse dans sa marche progressive une période importante de transition. Cette transformation est accompagnée de mécontentements, d'agitation et de subversives propagandes. Au découragement qui atteint des multitudes d'hommes se joint un état de méfiance vis-à-vis du voisin, à l'intérieur et à l'extérieur.

La solidarité rapproche les individus les uns des autres et constitue leur unité morale. Elle est le fondement de la société. La civilisation consiste dans l'entente harmonieuse entre les hommes et dans leur dévouement réciproque.

Les réformes sociales

Par le R. P. Georges-Henri LÉVESQUE, O. P.

Il est bon certes, voire nécessaire, d'attaquer le communisme de front, en démasquant ses erreurs, en stigmatisant ses vices et en dévoilant ses funestes conséquences. Mais autrement sûre est la vieille stratégie qui s'efforce, pour enrayer les progrès d'un mal, de supprimer les causes qui en déterminent la naissance et en favorisent le développement.

Le communisme est né de la misère du peuple, et si notre peuple s'enfoncé dans la misère, nous ne l'empêcherons pas de se tourner vers les apôtres de Moscou comme vers des sauveurs. De là, la nécessité de justes réformes sociales.

Les malaises et les griefs de la classe nombreuse, du prolétariat, voilà le ferment révolutionnaire, le seul véritablement efficace aujourd'hui, et il n'est pas difficile de voir qu'il accomplit son œuvre chez nous. Les communistes ne sont pas les seuls à déplorer et à condamner un si pitoyable état de choses. Nous-mêmes, nous le déplorons et le condamnons comme eux, avec autant de tristesse et d'énergie. Comme chrétiens, comme prêtres, nous ne pouvons pas accepter, nous ne devons pas accepter une société où l'égoïsme, le profit illimité, la finance et l'argent mènent tout; où les richesses sont si injustement partagées. Les communistes, et aussi les socialistes, n'ont donc pas le droit de nous accuser, si nous les combattons, de vouloir protéger et défendre un capitalisme perversi, un ordre social qui a cessé d'en être un.

D'autre part, il ne faut pas, par une sorte de choc en retour, que ces protestations énergiques devant les abus du capitalisme régnant nous méritent d'être assimilés par certains défenseurs du bien public, de la tolérance ou

de l'ordre, aux émissaires rouges de Moscou. Il n'y a pas de tolérance pour des abus si criants et si néfastes; le bien public lui-même exige que nous les dénoncions et les fassions disparaître le plus tôt possible. Et l'ordre existant n'existe pas...

Ni capitalisme *vicié*, ni marxisme vicieux. Nous n'aimons ni l'un, ni l'autre. Nous ne sommes ni de l'un, ni de l'autre. Nous sommes entre les deux, ou plutôt au-dessus des deux, demandant avec instance, pour corriger les défauts du premier et éviter les dangers de l'autre, les réformes sociales énergiques qui s'imposent.

En provoquant et dirigeant une sage *évolution* de notre organisme social, les réformes le préserveront de toute *révolution* fâcheuse, à cette condition essentielle, toutefois, qu'elles soient entreprises dans l'esprit qu'il faut et selon le principe qui doit servir de base à toute reconstruction sociale.

Ce principe directeur est le suivant: *humaniser* notre économie. L'humaniser, c'est-à-dire lui donner sa vraie fin: *l'homme*; la mettre au service de *la personne* humaine, mais de *toute la* personne humaine, et de *toutes les* personnes humaines.

I. — SERVIR LA PERSONNE HUMAINE

D'abord, mettre notre économie au service de l'homme. Comme toute autre forme d'activité, notre vie économique doit poursuivre une fin bien précise. Et si l'on a raison de distinguer les activités de production, de circulation, de distribution et de consommation, il ne faut pas oublier que toutes ces activités particulières ont le caractère commun d'assurer, d'une façon ou d'une autre, l'adaptation des biens matériels aux besoins humains. Et voilà, du coup, la vraie définition de la vie économique: « Une activité qui consiste à adapter les biens matériels aux besoins humains. »

Les économistes n'ont donc pas le droit de mettre au premier rang de leurs préoccupations « la richesse », ni les industriels ou les financiers « le profit », ni enfin le peuple anonyme « l'argent ». Qu'on les appelle richesses, profit, argent ou autrement, les biens matériels ne peuvent pas être la vraie fin de l'activité économique. Dans ce problème il y a deux facteurs non pas un seulement: les besoins humains et les biens matériels.

Et il importe de mettre chacun à sa place. Ou bien subordonner les besoins humains aux biens matériels, ou bien subordonner les biens matériels aux besoins humains? Ordonner les hommes aux choses, ou bien ordonner les choses aux hommes? Sommes-nous les serviteurs des richesses, ou les richesses doivent-elles nous servir? Le bon sens lui-même nous avertit d'accorder la primauté à l'homme. Produire, transformer, échanger, distribuer les biens, oui, mais toujours *pour* satisfaire *ses* besoins, pour *le* servir et combler *son* indigence: voilà la vraie fin de l'économie.

Cela n'a l'air de rien; mais encore faudrait-il savoir en tenir compte et avoir le courage de convertir, par des réformes sociales appropriées, notre économie matérialiste, entièrement axée sur l'idée de richesse et de profit, en une économie totalement centrée sur le principe du service humain.

Toute activité économique devient alors un *service social* avant d'être considérée comme une source de profit. Certes le profit garde son rôle de stimulant, mais il ne sort plus du rang des moyens. Et dans les manuels d'Économie Politique, le traité de la Production et des Richesses cède la première place, qu'il a injustement usurpée, au traité de la Consommation *Humaine* des biens matériels. Enfin, dans la politique économique d'un pays, le personnage dont il importe de prendre les intérêts d'abord, est toujours le consommateur, et non pas le

producteur ou le financier. Voilà la vraie façon de remettre l'économie au service de l'homme et de retrouver la prospérité.

II. — SERVIR TOUTE LA PERSONNE HUMAINE

Mais il s'agit de servir l'homme tout entier, *toute* la personne humaine, et non de la servir dans l'une seulement de ses parties. En d'autres termes, l'économie doit tenir compte de la nature de l'homme, de son âme aussi bien que de son corps. Elle doit, tout en poursuivant ses fins propres, respecter la hiérarchie essentielle de ces valeurs composantes.

L'âme d'abord. Voilà l'élément le plus important et le plus personnel de l'homme. Le corps est pour l'esprit.

C'est donc l'esprit qui doit avoir le premier et le dernier mot à dire. Ses droits priment tous les autres. En conséquence, les besoins matériels du corps doivent être subordonnés aux exigences spirituelles de l'âme, comme la richesse à la vertu. Nous ne pouvons chercher le bien-être matériel que dans la mesure où il respecte et favorise le bien-être spirituel.

Et cela nous montre que l'économie doit être subordonnée naturellement à la morale et qu'une économie vraiment humaine est nécessairement morale.

Il ne s'agit pas de confondre deux disciplines qui resteront toujours distinctes et par leur objet et par leur méthode; il s'agit de faire cesser cette prétendue indépendance de l'économie vis-à-vis de la morale, et de remettre une science inférieure sous le contrôle effectif de la science maîtresse de l'activité humaine. En conséquence, sera mauvaise toute activité économique qui violera une loi de la morale. Plus de produits immoraux, plus de commerce malhonnête, plus de travail le dimanche, plus de ce libéralisme économique amoral, — et par le fait même

immoral. Trêve aussi des réclamations bruyantes quand les gardiens de la morale dans la société, c'est-à-dire les évêques et les prêtres, se mêlent des questions économiques. Il n'y a là aucune ingérence indue. Ils ont le droit et le devoir de s'en mêler « dans la mesure même où leur ministère moral est concerné ».

Il ne faut pas voir, enfin, dans cette soumission de l'économie à la morale, une sorte de déchéance ou d'abdication. Une économie plus morale ne peut être qu'une économie plus noble et plus vraiment prospère. La mettre au service de l'idéal humain, de l'esprit, n'est-ce pas lui donner une grandeur qu'elle ne saurait avoir seule, l'élever et l'ennoblir infiniment puisque c'est, en définitive, la faire monter jusqu'à Dieu ?

III. — SERVIR TOUTES LES PERSONNES HUMAINES

Assurer la prospérité matérielle de l'homme, mais surtout respecter et promouvoir son développement spirituel et sa perfection morale, c'est déjà une tâche très noble pour l'activité humaine, même purement économique.

Pourtant l'économie ne se serait pas encore totalement humanisée, si le bénéfice de sa sollicitude ne s'étendait à *toutes* les personnes humaines. Dans l'ordre absolu des choses les exceptions ne doivent pas exister; il ne faut point favoriser le petit nombre; un ordre économique n'a point le droit d'être individualiste. Une économie qui n'est pas *sociale* n'est pas une économie humaine.

La nature elle-même exige de l'homme qu'il vive en société pour satisfaire à ses besoins et pour atteindre son véritable idéal. S'il faut connaître, dès lors, les exigences de la justice sociale qui a pour fonction d'assurer notre collaboration à l'œuvre commune, on ne doit pas méconnaître ni oublier celles de cette autre vertu de justice qui préside aux *distributions* des richesses communes, et veille à ce que chacun reçoive la part qui lui revient.

Par conséquent, un ordre économique où la foule est engagée à créer une prospérité sociale à laquelle elle n'a pas les moyens de participer ne mérite pas qu'on l'appelle un *ordre* économique; un ordre social où le plus grand nombre travaille péniblement au bonheur d'un petit groupe d'élus n'est pas un *ordre social*, et c'est, hélas! l'ordre qui existe dans notre monde moderne.

Que nos réformes soient donc vraiment sociales. Qu'elles s'occupent de *toutes* les personnes humaines, mais qu'elles favorisent d'abord celles qui sont le plus en souffrance: les pauvres, les malades, les mères nécessiteuses, les vieillards, les jeunes chômeurs... surtout les jeunes chômeurs! On le sait bien, malgré tous les efforts qui seront tentés, il y aura toujours, pour les hommes, la pauvreté, des maladies, des misères et la mort. Mais il ne faut jamais, sous de faux prétextes, amoindrir l'idéal de la vie humaine, encore moins le fausser. Le but de l'activité économique ne saurait changer: Prospérité et bonheur *pour tous* autant que faire se pourra. Une économie ne peut être vraiment mise au service de l'homme que si elle se propose de *servir tous les hommes*.

Rendre notre économie plus humaine, plus morale et plus sociale, voilà la fin que doivent poursuivre, avant toute autre, nos réformes. Qu'on le remarque bien: il importe de les réaliser, mais non dans la seule intention d'arrêter le mouvement révolutionnaire communiste. Il s'agit de bien autre chose que d'une œuvre purement négative. Nous devons nous proposer — et en cela nous répondons aux pressants appels du Pape — nous devons nous proposer le travail plus sublime encore de la rechristianisation de notre ordre social. Nos réformes doivent tendre vers ce sommet: Rechristianiser notre société, c'est-à-dire commencer par l'*humaniser* en y ordonnant les choses aux hommes et, pour finir, la *diviniser* en soumettant l'homme à Dieu.

TRAVAIL DE CHRÉTIENS

La tâche sera rude, extrêmement rude... Toute réforme porte en soi le caractère et la douleur d'une réparation, et ses artisans font office de rédempteurs. Ils doivent donc être prêts à subir les critiques, les injures et les persécutions de ceux qu'ils dérangent, à porter bien des croix et même à s'y laisser crucifier s'il le faut...

Quand on travaille pour le Christ et comme le Christ, le plus efficace moyen de salut reste et restera toujours de souffrir avec lui!

Allocution du président d'honneur

S. Exc. Mgr DESCHAMPS

Vous venez de faire tous deux¹ une bonne action. Vous ne sauriez mesurer l'étendue du bien que vous avez fait en nous parlant, ce soir, du devoir social, d'une part, et, de l'autre, de la réforme sociale qui s'impose à l'heure actuelle. Vous avez apporté à l'appui de vos enseignements sûrs, clairs, précis et concluants, toute l'autorité d'une parole toujours respectée dans les différentes sphères d'action sociale que vous représentez l'un et l'autre. Permettez que je vous en remercie tout de suite et que je vous en félicite.

Mesdames, Messieurs, je ne puis oublier que vous avez suivi avec une attention soutenue les conférences qui ont été données soit dans cette salle hospitalière du Gesù, soit à la Palestre Nationale, et que vous êtes maintenant mieux outillés pour répandre, à votre tour, la bonne et saine doctrine de l'Église.

Croyez bien que j'admire votre désir de savoir et que je souhaite en retour, pour vous-mêmes et pour ceux qui dépendent de vous, la meilleure part de bonheur.

Je crois, de plus, aller au-devant de vos désirs, Mesdames, Messieurs, en remerciant le R. P. Archambault, l'organisateur de nos Semaines sociales et le directeur de notre École Sociale Populaire, d'avoir mené à bonne fin ces Journées anticommunistes et d'en avoir été l'âme dirigeante, malgré une santé quelque peu éprouvée par le récent accident dont il a été la victime. Nous faisons des vœux pour sa guérison complète.

Un de nos hommes les plus versés dans ces questions présentement à l'étude a dit un jour: « On n'empêchera

1. L'hon. Ernest Lapointe et le R. P. Lévesque qui avaient parlé précédemment.

la croissance du communisme au Canada qu'en déracinant les germes canadiens du communisme. Ces germes, il faut les voir où ils sont. » J'ajoute qu'il faut les chercher soigneusement, les mettre à découvert et leur faire une lutte sans merci. En effet, lutter contre le communisme, c'est bien répondre à la pensée actuelle du pape. Les paroles que vous pouvez lire sur la première page de ce programme disent clairement: « Que tous ceux qui admettent encore un Dieu et lui adressent leurs adorations apportent leur concours sincère et cordial, afin d'éloigner de l'humanité le grand danger qui la menace tout entière. »

Dans son encyclique *Caritate Christi*, Sa Sainteté le pape Pie XI poursuit: « Il est donc nécessaire, vénérables Frères, qu'inlassablement « nous élevions une muraille autour de la maison d'Israël », unissant, nous aussi, toutes nos forces en un groupe compact, qui oppose un front unique et solide aux phalanges malfaisantes ennemies de Dieu aussi bien que du genre humain. Dans cette lutte, en effet, il s'agit de la décision la plus importante qui puisse être demandée à la liberté humaine: pour Dieu ou contre Dieu, c'est là de nouveau le choix qui doit décider du sort de toute l'humanité: dans la politique, dans les questions économiques, dans la morale, dans la science, dans l'art, dans l'État, dans la société, dans la famille, en Orient et en Occident, partout ce problème se présente comme décisif, par les conséquences qui en dérivent. »

Il importe donc de dénoncer ce mal. Les autorités se doivent de l'empêcher de se répandre. Mais pour obtenir qu'elles agissent et que leurs actes soient approuvés par la saine population de ce pays, il faut éclairer notre peuple sur la nature même du communisme. C'est ce que vous avez fait. Vous avez eu l'excellente idée et la bonne fortune d'avoir comme analyste de la pensée bolchevique l'éminentissime cardinal-archevêque de Québec, à qui

vont tout naturellement nos remerciements et nos respectueux hommages. A côté des principes énoncés, vous avez montré leur application: ce que l'expérience marxiste a donné en Russie, puis l'œuvre antireligieuse que poursuit le communisme à travers le monde. Ce sont là des faits concluants. En bonne logique il faut maintenant les faire de plus en plus connaître par les journaux, les tracts, les conférences. Nul doute que les deux conférenciers d'hier soir se feront un agréable devoir de pousser leur dévouement jusque-là et s'attirer de tous la meilleure reconnaissance.

Mais cela ne suffit pas, car ce n'est que la partie négative. Au mal dont souffre la société et qui fait se tourner tant d'hommes vers les réformes qu'on leur offre, quelles qu'elles soient: communisme, collectivisme, socialisme mitigé, C. C. F., il faut apporter un remède catholique. Nous n'avons pas à chercher bien loin pour trouver ce remède, car il existe. Sa Sainteté Pie XI l'indique dans son encyclique *Quadragesimo anno*. Relisez, je vous prie, ces pages magnifiques où le Souverain Pontife pénètre jusqu'au fond de l'angoissant problème, où il dénonce en termes vigoureux la dictature économique et supplie qu'on fasse au plus tôt les changements qui s'imposent. Sinon c'est la révolution qui balaie le monde. Et il indique sans tarder les remèdes. En fils éclairés de l'Église, vous avez suivi la pensée pontificale et votre séance de ce soir a été consacrée à mettre en relief les réformes indiquées par Pie XI, réforme morale et réformes sociales, redressement de la conscience individuelle et de la conscience nationale.

S. Exc. Mgr Gauthier, qui aurait été si heureux d'être ici ce soir et que je remplace bien imparfaitement, le proclamait à l'ouverture de la Semaine sociale de Montréal, il y a deux ans, avec sa profondeur de vues et sa vigoureuse éloquence. « Le problème, disait-il, qui se pose devant nous est d'ordre technique, je le veux bien, pour

une part; il est surtout un problème de conscience. Problème de conscience parce que, en principe, la loi morale accompagne l'individu dans tous les états où il se trouve; elle le suit dans tous les actes qu'il pose. Problème de conscience parce que, en fait, le désordre actuel est habituellement le produit d'une défaillance de l'homme devant le devoir. La cupidité est plus que jamais la reine du monde, vieille misère qui nous vient en droite ligne du péché d'origine, mère de l'égoïsme de classe, et qu'il faut retrouver à la source des conflits sociaux de tous les temps. Le monde est heureux dans la mesure où il la bride. Ce résultat nécessaire, la fidélité à la loi morale est seule à le rendre possible et durable. »

Ce sont les conclusions du pape. Permettez-moi de vous citer cette page si pleine et si nette: « A cette crise si douloureuse des âmes qui, tant qu'elle subsistera, frappera de stérilité tout effort de régénération sociale, il n'est de remède efficace que dans un franc et sincère retour à la doctrine de l'Évangile, aux préceptes de Celui qui a les paroles de la vie éternelle, ces paroles qui demeurent quand bien même le ciel et la terre viendraient à périr. Les experts en sciences sociales appellent à grands cris une rationalisation qui rétablira l'ordre dans la vie économique. Mais cet ordre, que nous réclamons avec instance et dont nous aidons de tout notre pouvoir l'avènement, restera nécessairement incomplet aussi longtemps que toutes les forces de l'activité humaine ne conspireront pas harmonieusement à imiter et à réaliser, dans la mesure du possible, l'admirable unité du plan divin. Nous entendons parler ici de cet ordre parfait que ne se lasse pas de prêcher l'Église, et que réclame la droite raison elle-même, de cet ordre qui place en Dieu le terme premier et suprême de toute activité créée, et n'apprécie les biens de ce monde que comme de simples moyens dont il faut user dans la mesure où ils conduisent à cette fin. Loin de déprécier,

comme moins conforme à la dignité humaine, l'exercice des professions lucratives, cette philosophie nous apprend au contraire à y voir la volonté sainte du Créateur qui a placé l'homme sur la terre pour qu'il la travaille et la fasse servir à toutes ses nécessités.

« Il n'est donc pas interdit à ceux qui produisent d'accroître honnêtement leurs biens, il est équitable, au contraire, que quiconque rend service à la société et l'enrichit, profite lui aussi, selon sa condition, de l'accroissement des biens communs, pourvu que, dans l'acquisition de la fortune, il respecte la loi de Dieu et les droits du prochain, et que, dans l'usage qu'il en fait, il obéisse aux règles de la foi et de la raison. Si tout le monde partout et toujours se conformait à ces règles de conduite, non seulement la production et l'acquisition des biens de ce monde, mais encore leur consommation, aujourd'hui souvent si désordonnée, seraient bientôt ramenées dans les limites de l'équité et d'une juste répartition; à l'égoïsme sans frein qui est la honte et le grand péché de notre siècle, la réalité des faits opposerait cette règle à la fois très douce et très forte de la modération chrétienne qui ordonne à l'homme de chercher avant tout le règne de Dieu et sa justice, dans la certitude que les biens temporels eux-mêmes lui seront donnés par surcroît en vertu d'une promesse formelle de la libéralité divine. »

En un mot, la pratique de la justice sociale s'impose. Elle s'impose pour tous: individus, corps publics, gouvernements.

C'est mon souhait et mon espoir que cette direction du Souverain Pontife sera comprise, et que les belles leçons qui nous ont été données ce soir et les jours précédents ne resteront pas dans les théories mais passeront dans la pratique.

En jetant un coup d'œil sur le programme, n'avez-vous pas été frappés, vous aussi, de cette belle coopération

qu'il manifeste? Prêtres et laïcs, hommes de tous les groupes de notre province, représentants des divers partis politiques semblent s'entendre, se donner la main pour constater la gravité du mal et reconnaître les remèdes qu'il faut lui appliquer.

N'en restons pas là. Passons maintenant aux réalisations. Habitants d'une province catholique, maîtres de ses destinées, donnons l'exemple aux autres groupes ethniques du pays. Montrons ce que peut l'enseignement de Rome. Appliquons-le sans hésiter aux problèmes du jour. Faisons triompher les vertus chrétiennes. Mettons l'intérêt commun au-dessus des intérêts particuliers. Faisons régner sur ce coin de terre où Cartier planta, il y a quatre cents ans, la croix du Christ, les vertus du Christ: la justice et la charité.

Je ne veux pas vous quitter sans vous laisser une parole d'espoir et de confiance: *Stat crux, dum volvitur orbis. — Confidite, ego vici mundum.*

L'Église, Mesdames, Messieurs, a les promesses de la vie éternelle. Elle a été bâtie sur le roc inébranlable de Pierre, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Elle sort toujours victorieuse de toutes les luttes. Celle d'aujourd'hui ne fera pas exception. J'invite donc tous ceux qui se sont laissés tromper par l'erreur à revenir vers elle, sans crainte, car elle est miséricordieuse et elle possède, en plus de la vérité, la source du vrai bonheur.

Nihil obstat:

LOUIS-C. DE LÉRY, S. J.

Cens. dioc.

Montréal, 9 décembre 1934

Imprimatur:

† Em.-A. DESCHAMPS, V. G., Év. de Thennesis

Aux. de Montréal

Montréal, 10 décembre 1934

Table des matières

Première journée

- Nature et but de ces Journées..... 5
R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
- La philosophie du bolchevisme..... 12
S. Ém. le cardinal VILLENEUVE, O. M. I.
- Allocution du président d'honneur..... 19
M. Arthur SAUVÉ

Deuxième journée

- L'expérience marxiste en Russie..... 22
M. Esdras MINVILLE
- L'action internationale des Sans-Dieu..... 30
R. P. Lorenzo GAUTHIER, C. S. V.

Troisième journée

- Le devoir social..... 37
M. Ernest LAPOINTE
- Les réformes sociales..... 42
R. P. LÉVESQUE, O. P.
- Allocution du président d'honneur..... 49
S. Exc. Mgr DESCHAMPS

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: July 2005

[251-252]

Preservation Technologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION

111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2115

CONTRE LE BOLCHEVISME

LISEZ et RÉPANDEZ nos PUBLICATIONS

Tracts de quatre pages:

**Ce que le Communisme a donné en Russie
Être communiste, qu'est-ce que ça veut dire ?**

Brochures de seize pages:

**Le Communisme au Canada — L'Ouvrier en Russie
La Russie en 1930 — L'Offensive soviétique
L'Action internationale des Sans-Dieu**

Brochures de trente-deux pages:

**En Russie soviétique — Le Commerce avec les Soviets
Le Rêve communiste — Les Révolutions bolchevistes modernes**

Brochures de soixante-quatre pages:

**Manuel antibolchevique — Cahier anticommuniste
Le Plan quinquennal**

AFFICHES ILLUSTRÉES

SÉRIE DE HUIT

Brochures sur la restauration sociale

**L'Encyclique « Quadragesimo Anno »
L'Organisation professionnelle — Pour la Restauration sociale
Essais d'Organisation corporative, etc.**

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE



ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

PUBLICATIONS DE L'É. S. P.

(Suite)

86. <i>Le Problème social et sa solution.</i>	Abbé Edmour HÉBERT
87. <i>Les Semaines sociales.</i>	E. S. P.
88-89. <i>De l'Internationalisme au Nationalisme.</i>	Alfred CHARPENTIER
90. <i>Vers le peuple.</i>	Guy VANIER
91. <i>L'Action sociale.</i>	Antonio PERRAULT
92-93. <i>La Grèce et l'enseignement catholique.</i>	R. P. VILLENEUVE, O. M. I.
94. <i>Programme d'action sociale.</i>	Edouard MONTPETIT
95. <i>Les Parents, l'Église et l'État dans leurs rapports avec l'école.</i>	Abbé J.-A.-D. SABOURIN
96. <i>L'Organisation professionnelle.</i>	Mgr L.-A. PÂQUET
97. <i>Syndicats patronaux.</i>	Abbé Emile CLOUTIER
*98. <i>La Fédération des Travailleurs catholiques du Canada.</i>	XXX
99. <i>L'Aspect économique du problème industriel.</i>	Edmond CLOUTIER
100. <i>Le Salaire.</i>	Abbé Edmour HÉBERT
*101. <i>Nos Pêcheries.</i>	Fabien BUGEAUD
102. <i>La Question des chemins de fer.</i>	XXX
103. <i>Les Caisses Desjardins: œuvre sociale.</i>	Wilfrid GUÉRIN
104. <i>L'Aube d'une ère ouvrière nouvelle.</i>	Alfred CHARPENTIER
105. <i>L'Organisation ouvrière catholique au Canada.</i>	E. S. P.
106. <i>Réformes scolaires.</i>	E. S. P.
107. <i>Le Travail du dimanche dans notre industrie.</i>	Mgr Eugène LAPOINTE
108. <i>La Gaspésie.</i>	J. W.
109. <i>Les Espoirs présents du catholicisme en France.</i>	R. P. DONCEUR, S. J.
110. <i>La Société catholique de Protection.</i>	E. S. P.
111. <i>Le Problème des narcotiques au Canada.</i>	Olivier CARIGNAN
112. <i>Le Charbon au Canada.</i>	Paul CHARTIEZ, S. J.
113-114. <i>Le Nord qui s'ouvre.</i>	R. P. Alexandre DUGRÉ, S. J.
115. <i>Les Trois Etapes de la question ouvrière.</i>	Abbé Edmour HÉBERT
116-117. <i>Dans les chantiers.</i>	R. P. J.-A. DESJARDINS, S. J.
118. <i>La Mortalité infantile.</i>	Dr Joseph GAUVREAU
119. <i>La Tuberculose.</i>	R. P. Pierre FONTANEL, S. J.
120-121. <i>Le Chômage.</i>	Gérard TREMBLAY
122. <i>L'Eucharistie et la question sociale.</i>	R. P. Léo BOISMENU, S. S. S.
*123. <i>Le Canada minier.</i>	R. P. Pierre FONTANEL, S. J.
124. <i>Le Patriotisme.</i>	S. G. Mgr LAFLECHE
125. <i>L'Apprentissage.</i>	E. S. P.
126-127. <i>Notre problème agricole.</i>	Charles GAGNÉ
128. <i>Les Forces hydrauliques.</i>	R. P. Pierre FONTANEL, S. J.
129. <i>L'Art ménager.</i>	Abbé Arm. BEAUREGARD
130. <i>Le Domaine rural canadien.</i>	Georges BOUCHARD
131. <i>Les Paysans de France.</i>	Georges BOUCHARD
132. <i>La Jeune Fille et les œuvres de charité.</i>	R. P. Adélaïde DUGRÉ, S. J.
133-134. <i>Pour et contre le tabac.</i>	R. P. Pierre FONTANEL, S. J.
135. <i>Vers l'émancipation économique.</i>	G.-E. MARQUIS
136-137. <i>Le Travail de nuit dans les boulangeries.</i>	XXX
138. <i>Expansion industrielle dans le Québec.</i>	G.-E. MARQUIS
139. <i>Le Logement et la santé.</i>	R. P. Pierre FONTANEL, S. J.
*140-141. <i>Travailleurs inconnus: nos aveugles.</i>	R. P. Julien SENAY, S. J.
142. <i>L'Éducation de la Justice.</i>	R. P. Louis LALANDE, S. J.
143. <i>Abolitionnisme ou Réglementation.</i>	R. P. J. SALSIMANS, S. J.
144. <i>L'Actionnariat syndical.</i>	Max TURMANN
145-146. <i>Le Conseil national d'Éducation.</i>	C.-J. MAGNAN
147. <i>Jeunes d'autrefois. Jeunes d'aujourd'hui.</i>	R. P. Maurice H.-BEAULIEU, S. J.
148. <i>Éclaireurs canadiens-français.</i>	R. P. Adélaïde DUGRÉ, S. J.
149-150. <i>La Pulpe et le Papier.</i>	R. P. Pierre FONTANEL, S. J.
151. <i>L'Atelier syndical fermé.</i>	Alfred CHARPENTIER
*152-153. <i>L'Alcoolisme et l'individu.</i>	Dr Louis-Philippe ROY
154. <i>L'Eucharistie et les classes dirigeantes.</i>	Antonio PERRAULT
155. <i>L'Effort économique de notre race.</i>	Rodolphe LAFLANTE
156-157. <i>La Forêt canadienne.</i>	R. P. Pierre FONTANEL, S. J.
158. <i>Le Caractère de l'adolescent.</i>	R. P. Paul-Émile FARLEY, C. S. V.
159-160. <i>Les Allocations familiales.</i>	R. P. Léon LABEL, S. J.
161. <i>L'Association professionnelle.</i>	Abbé Maxime FORTIN
162. <i>Fédération des Œuvres d'hygiène infantile.</i>	XXX
163. <i>La Réforme du calendrier.</i>	J.-H. RICHARDSON
164. <i>Les Petites industries féminines à la campagne.</i>	Georges BOUCHARD
165. <i>L'Union ouvrière.</i>	Abbé L.-A. LAFORTUNE Gérard TREMBLAY
166. <i>Les Anciennes Corporations.</i>	R. P. STANISLAS, P. S. V.
167. <i>Le Communisme international au Canada.</i>	E. S. P.
168. <i>Parents et Maîtres — Leur collaboration.</i>	Abbé Arthur MAHEUX
169. <i>L'Enseignement agricole d'hiver.</i>	Albert RIOUX

C 000 092 671



BNO

PUBLICATIONS DE L'E. S. P.

(Suite)

170. <i>Le Cinéma</i>	Oscar HAMEL
171. <i>La Crise protestante</i>	R. P. AdélarD DUGRÉ, S. J.
172-173. <i>La Formation technique</i>	R. P. Pierre FONTANEL, S. J.
174. <i>La Gaspésie intérieure</i>	PÉNINSULAIRE
175. <i>Chefs ouvriers catholiques</i>	L.-G. HOGUE
176. <i>La Mission sociale de l'hygiène</i>	Dr J.-A. BAUDOIN
177. <i>Les Associations ouvrières au Canada</i>	E. S. P.
178. <i>Rotary et Maçonnerie</i>	E. S. P.
179. <i>L'Indissolubilité du mariage</i>	R. P. E. JOMBART, S. J.
180. <i>Le Tourisme — Source de richesse</i>	Eugène L'HEUREUX
181. <i>La Vaccination antituberculeuse</i>	Dr J.-C. BOURGOIN
182. <i>L'Utilisation des sous-produits de la pêche</i>	Joseph RISI
183-184. <i>Le Paraïsse au Canada français</i>	R. P. AdélarD DUGRÉ, S. J.
185. <i>L'Eglise, nos maux sociaux et l'ouvrier catholique</i>	Abbé J.-Ad. SABOURIN
186. <i>L'Industrie chimique et le Canada</i>	R. P. SCHELPE, S. J.
187. <i>Le Travail des jeunes filles</i>	R. P. Pierre FONTANEL, S. J.
188. <i>Les Communautés religieuses et la Cité</i>	Mme W. RAYMOND
189. <i>Les Œuvres dans la Cité</i>	Juge C.-E. DORION
190. <i>Le Syndicalisme catholique canadien</i>	R. P. BONHOMME, O. M. I.
191. <i>La Semaine sociale de Chicoutimi</i>	E. S. P.
192. <i>L'Eglise et la question syndicale</i>	Wilfrid GUÉRIN
193. <i>Nos Orphelins</i>	PP. ARENDT et MULLER, S. J.
194-195. <i>Encyclique sur l'éducation de la jeunesse</i>	Secur ALLAIRE, etc.
196. <i>L'Enseignement religieux</i>	S. S. PIE XI
197. <i>La Semaine du dimanche</i>	S. G. Mgr ROSS
198. <i>Pour nos Enfants</i>	XXX
199. <i>La Préférence aux Syndicats catholiques</i>	Secur MARIE-HADELIN, etc.
200. <i>Pour le bon journal</i>	XXX
201. <i>Le Sens catholique</i>	Abbé A. ROBERT et O. HÉROUX
202-203. <i>L'Apostolat laïque</i>	E. MERCIER et G. LADOUCEUR
204-205. <i>Instruction ou Education</i>	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
206. <i>En Russie soviétique</i>	Esdras MINVILLE
207-208. <i>Manuel antibolchévique</i>	E. S. P.
209. <i>La Participation des laïques à l'apostolat</i>	E. S. P.
210-211. <i>L'Encyclique « Quadragesimo anno »</i>	Antonio PERRAULT
212. <i>Le Mariage chrétien</i>	S. S. PIE XI
213. <i>L'Etat et la morale publique</i>	R. P. AdélarD DUGRÉ, S. J.
214-215. <i>L'Etat et le mariage</i>	Léo PELLAND
216. <i>L'Activité sociale des prêtres de Belgique</i>	Juge C.-E. DORION
217-218. <i>Cahier anticommuniste</i>	R. P. Albert MULLER, S. J.
219. <i>Pour la Colonisation</i>	E. S. P.
220. <i>Le Rése communiste</i>	E. S. P.
221. <i>Pour la Paix</i>	R. P. Thomas-M. LAMARCHE, O. P.
222. <i>La Famille</i>	E. S. P.
223-224. <i>Le Plan quinquennal</i>	R. P. C. RUTCHÉ, C. S. SP.
225. <i>La Profession agricole</i>	ENTENTE INTERNATIONALE
226. <i>Les Opérations de Bourse et leur moralité</i>	Abbé Georges-M. BILODEAU
227. <i>Le Retour de la mère au foyer</i>	R. P. BOURNIVAL, S. J.
228. <i>La place des enfants n'est pas au cinéma</i>	Rde Sr GÉRIN-LAJOIE
229. <i>Les Révolutions bolchévistes modernes</i>	E. S. P.
230. <i>L'Action catholique et l'Épargne populaire</i>	Henri GLASS
231. <i>Le Commerce avec les Soviets</i>	E. POIRIER et W. GUÉRIN
232-233. <i>Pour la Restauration sociale au Canada</i>	E. S. P.
234. <i>La Culture intellectuelle religieuse</i>	Abbé Anselme LONGPRÉ
235. <i>La Ligue Catholique Féminine</i>	UN AUMONIER
236. <i>Directives sociales catholiques</i>	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
237. <i>L'Agriculture, base économique d'une nation</i>	Abbé Edouard BAUDOIN
238. <i>L'Œuvre de la Colonisation</i>	Esdras MINVILLE
239-240. <i>Le Programme de Restauration sociale</i>	A. RIOUX, A. CHARPENTIER
241. <i>L'Encyclique « Quadragesimo anno »</i>	Dr P. HAMEL, W. GUÉRIN
242. <i>La Doctrine sociale de l'Eglise et la C. C. F.</i>	Abbé Philippe PERRIER
243-244-245. <i>Le Mouillage du capital</i>	Mgr Georges GAU
246. <i>Les Enfants abandonnés</i>	Adrien GRATTON
247-248-249. <i>Essais d'organisation corporative</i>	Le « CLACC »
250. <i>Eugénisme et stérilisation</i>	R. P. Albert MULLER
251-252. <i>Journées anticommunistes — I</i>	E. JORDAN et Abt
	E. S. P.

Les numéros précédés d'un astérisque sont épuisés.

92671

(Abonnement: \$1.50 par an)

L'École Sociale Populaire laisse à chacun de ses collaborateurs la responsabilité de ses écrits

